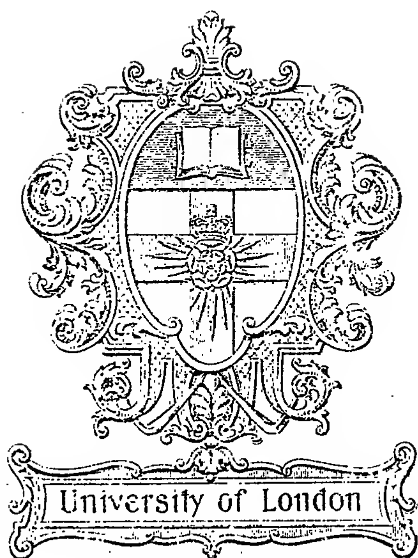

University of London

PRÉCIS DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL

EXTRAIT DE

" L'Organisation du Travail et l'Association "

PAR MATH. BRIANCOURT

OUVRIER TEINTURIER.

> Car nous attendons, selon la promesse du Seigneur, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.
>
> IIe Épitre de S. PIERRE.

2e Édition, 3e Tirage

Prix : 25 centimes.

PARIS

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

QUAI VOLTAIRE, N° 25

Vis-à-vis le pont de la Nation

1848

AVIS.

L'Organisation du Travail et l'Association (c'est-à
l'ouvrage complet réuni en un volume) se vend. .
Et par la poste. . . . .

TABLE DES MATIÈRES.

DE

L'ORGANISATION DU TRAVAIL ET L'ASSOCIATION.

1re SECTION.

Cette Section (qui forme le présent *Précis*, seulement) prend :

2e SECTION.

Cette section comprend :

PRÉCIS
DE L'ORGANISATION
DU TRAVAIL

EXTRAIT DE

"L'Organisation du Travail et l'Association"

PAR MATH. BRIANCOURT

> Car nous attendons, selon la promesse du Seigneur, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.
>
> IIe Épître de S. PIERRE.

PARIS
A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
RUE DE SEINE, N° 10.
DANS LES DÉPARTEMENTS
Chez les dépositaires du Comptoir central de la Librairie.
1846

AVANT-PROPOS.

Beaucoup de bons esprits sont persuadés depuis longtemps que la génération actuelle a pour tâche de résoudre le formidable problème de l'*organisation du travail*, sous peine d'être visitée par une révolution sociale dont les terribles conséquences sont incalculables. Cette croyance gagne du terrain à chaque instant, et déjà cette question de vie ou de mort pour la civilisation est mise à l'ordre du jour par les organes de la publicité les plus recommandables.

En face d'un problème d'une telle importance, c'est un devoir pour tous les hommes de cœur de venir en aide, autant qu'ils le peuvent, aux généreux travailleurs occupés sur tous les points du globe à jeter les fondements de l'édifice qui doit abriter le genre humain.

Désireux de prendre part à cette œuvre immense, j'avais, ouvrier inconnu, fait un exposé rapide de l'organisation du travail Il ne devait être lu que d'un petit nombre d'amis ; mais cet exposé pourra, m'assure-t-on, contribuer à détruire certaines préventions et à ranimer l'espérance des hommes de bons désirs, en leur prouvant la possibilité du bonheur pour tous ; et je me hasarde à livrer au public un travail qui n'était pas fait pour lui.

Dans la première partie de ce volume, je passe rapidement en revue nos misères, laissant à chacun de mes lecteurs le soin de grossir cette liste, fort incomplète, en y ajoutant les souffrances et les déceptions qui lui sont particulières.

Dans la deuxième partie, j'expose, en quelques pages, le mécanisme fort simple de l'organisation du travail; il sera facilement saisi, j'aime à l'espérer, par les personnes les moins exercées aux questions de cette nature.

Dans la troisième partie, je démontre que cette organisation est conforme aux vues du Créateur.

Le lecteur attentif reconnaîtra sans peine comment, si le travail était organisé dans une commune selon le mode décrit dans la deuxième partie, tous les nobles instincts de l'homme, la piété, l'amour du prochain, le dévouement, se développeraient nécessairement et remplaceraient l'incrédulité et l'égoïsme; il reconnaitra aussi que les besoins physiques de chacun seraient amplement satisfaits, en même temps que les jouissances de l'âme, du cœur et de l'esprit deviendraient accessibles à tout le monde.

Comme bien des enfants de ce siècle, j'ai, durant de longues années, cherché consciencieusement la vérité sans la découvrir. Ne pouvant m'habituer à vivre dans l'indifférence sur les grands et importants problèmes dont se sont préoccupés les hommes de toutes les époques, et, d'un autre côté, ne trouvant pas suffisantes

les solutions qui en ont été données jusqu'à nos jours, je doutais... Les personnes qui se trouvent dans une situation d'esprit semblable comprendront seules combien ce doute me faisait souffrir.

Je m'adresse à ces personnes; je les prie de lire attentivement la troisième partie; elles y rencontreront peut-être un terme à leurs doutes, car, si je ne m'abuse, elles seront forcées de reconnaître que la loi sur laquelle est fondée l'organisation proposée porte le cachet d'une bonté et d'une justice sans bornes, et révèle l'existence d'une puissance créatrice infiniment parfaite. Puis, en y réfléchissant quelque peu, le lecteur restera convaincu que cette même loi renferme en puissance la solution du problème si controversé de l'immortalité de l'âme.

D'un autre côté, la loi qui règle la marche progressive de l'humanité, loi indiquée dans la troisième partie, m'a fait comprendre et aimer le christianisme, contre lequel je partageais les préventions d'un grand nombre de mes contemporains.

C'est donc encore aux chrétiens instruits et d'un esprit élevé que j'adresse cet écrit; ils y puiseront, j'en ai la confiance, des lumières nouvelles propres à fortifier leurs croyances en les élargissant; ils y verront, avec bonheur, que l'organisation dont je fais l'exposé n'est que l'application aux faits sociaux de l'esprit de l'Évangile.

Enfin, et surtout, je m'adresse aux cœurs honnêtes et sympathiques qui souffrent des douleurs de tous, qui gémissent sur les vices et les désordres de la société, qui se demandent où nous allons, et qui aperçoivent un abîme béant au bout de la route fatale dans laquelle l'Europe marche à pas précipités.

Je supplie tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur foi religieuse, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, de lire sans préoccupation ce peu de pages; ils y puiseront, je l'espère, cette conviction qui est la mienne, à savoir : que l'organisation du travail est le remède à *tous* les maux de l'humanité.

Puissent les lecteurs qui ne trouveront *aucune objection sérieuse* à faire à la théorie et qui reconnaîtront combien un essai serait facile et concluant, pousser, de toutes leurs forces, l'opinion publique à le demander soit aux Chambres législatives, soit au dévouement des citoyens.

PRÉCIS
DE
L'ORGANISATION DU TRAVAIL

PREMIÈRE PARTIE.

LE TRAVAIL ANARCHIQUE.

Et voyant tous ces peuples, Jésus en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux, et couchés çà et là comme des brebis qui n'ont pas de pasteur.

S. Matth., chap. IX.

Un jour, c'était dans le mois d'octobre, je me trouvais dans une ville peu éloignée d'un gros bourg, qu'un affreux incendie venait de dévorer tout entier. Le lendemain, il devait y avoir une réunion des habitants de ce malheureux bourg, que le maire avait convoqués à l'effet de distribuer des secours aux plus nécessiteux, et de faire connaître le résultat des souscriptions ouvertes en faveur des victimes du désastre.

Un marchand de mes amis, chez lequel j'étais descendu et qui devait se trouver à cette assemblée, m'offrit dans sa calèche une place que j'acceptai avec plaisir, et le jour suivant nous nous mîmes en route de grand matin.

Nous eûmes pour compagnons de voyage un magistrat, un employé des domaines et un fabricant de soieries.

Durant la route, la conversation roula tout naturellement sur les incendies, très nombreux cette année, qui avaient jeté l'épouvante en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et dans bien des départements de la France.

Puis le fabricant, qui avait vu les débordements de nos rivières, conta les malheurs immenses qu'ils avaient occasionnés, et prétendit que les inondations présentaient un spectacle plus désolé et plus effrayant encore que les incendies.

—Ces spectacles sont affreux, dis-je à mon tour; cependant les guerres civiles et les émeutes dont j'ai été témoin à Lyon, il y a quelques années, laissaient l'âme plus profondément affligée qu'elle ne l'est à la vue des désordres causés par les éléments. Ces collisions entre concitoyens sont d'autant plus déplorables qu'il serait possible, semble-t-il, que tout le monde vécût en paix et à peu près heureux, si chacun de nous consentait à mettre moins d'égoïsme dans ses relations avec les autres hommes.

— Eh! comment voulez-vous donc faire régner l'accord parmi les hommes, me répondit le marchand, lorsque chaque classe, chaque individu a des intérêts contraires aux intérêts des autres classes, des autres individus?

Voyez plutôt : le fabricant a intérêt à faire travailler beaucoup ses ouvriers et à leur donner un faible salaire, tandis que l'ouvrier a intérêt à travailler peu et à faire surpayer et son temps et sa peine. Le producteur a des intérêts opposés à ceux du consommateur, et réciproquement; et le marchand a des intérêts opposés à ceux du producteur, auquel il achète le moins cher possible, et à ceux du consommateur qu'il rançonne le plus qu'il peut.

Chaque fabricant, chaque commerçant, voit, et il en a bien le droit, dans tous ses confrères des concurrents dangereux dont les intérêts sont incompatibles avec les siens.

Le médecin souhaite qu'il y ait beaucoup de maladies, l'avocat qu'il y ait beaucoup de procès; le militaire désire la guerre, et bien des gens ne sont pas fâchés qu'il y ait des incendies, etc.

Or, vous comprenez que cette opposition générale des intérêts doit inévitablement donner naissance à des luttes incessantes et de toute nature; car, il faut bien le reconnaître, messieurs, l'intérêt personnel est le mobile des actions de l'immense majorité des hommes; ainsi, tant que les intérêts seront opposés, il ne faut pas espérer détruire les froissements et les haines; aussi longtemps que chacun sera libre, que la carrière sera ouverte à tous, on ne doit pas s'étonner que chacun tire à soi de toutes ses forces, et qu'une concurrence effrénée envahisse toutes les industries.

Ne croyez pas, toutefois, que je sois ennemi de la liberté; loin de là, j'en suis un chaud partisan; mais je voudrais qu'il fût possible de l'allier avec l'ordre, car je hais l'anarchie plus encore que je n'aime la liberté. J'ai en horreur la tyrannie, de quelque part qu'elle vienne, sous quelque forme qu'elle se montre. Je trouve bien déplorable, par exemple, que le riche puisse écraser impitoyablement le pauvre; que le producteur, assez opulent pour faire des sacrifices momentanés, puisse renverser tous ses rivaux et rançonner à merci les consommateurs, dès qu'il est resté maître du champ de bataille. Eh! bon Dieu! n'y a-t-il donc pas de place au soleil pour tout le monde, et le Créateur a-t-il fait la terre trop petite pour l'humanité?

— Les négociants, dit l'employé, se plaignent sans cesse que la concurrence les ruine. Croyez-vous donc, monsieur, que les employés n'éprouvent pas tout autant de contrariétés que les industriels? Croyez-vous qu'ils n'essuient pas mille déboires, mille passe-droits? qu'ils ne souffrent pas lorsqu'ils se voient préférer des hommes moins capables qu'eux, des concurrents qui ont plus de protection que de mérite? Croyez-vous que le cultivateur ne soit pas accablé aussi de soucis et d'inquiétudes de toute espèce?

Si la concurrence est fâcheuse, elle a néanmoins son beau côté : elle fait baisser le prix des produits et les rend accessibles à un plus grand nombre de bourses. C'est à elle que nous devons de voyager de temps en temps à fort bon marché. J'ai même ouï dire que sur certaine route, non-seulement on transporte les voyageurs gratuitement, mais qu'on donne un excellent dîner, à titre de remercîment, à ceux qui consentent à se laisser voiturer dans de fort bonnes diligences. Voilà, sans doute, un des beaux effets de la concurrence que vous dénigrez sans pitié, monsieur le marchand.

— Certes, reprit celui-ci, l'effet n'est pas trop désagréable pour celui qui dîne et voyage sans bourse délier; mais pour les entrepreneurs rivaux qui ne sont pas assez riches pour soutenir la gageure et qui abandonnent la partie plus d'à moitié ruinés, l'effet n'est pas des plus satisfaisants; il ne l'est pas beaucoup non plus pour les voyageurs qui surviennent lorsque le vainqueur, maître de la grande route, fait payer avec usure les dîners dont il a régalé les précédents voyageurs.

— Que voulez-vous! ajouta le fabricant, les funestes résultats de la concurrence se rencontrent à

chaque pas : pour ma part, j'ai connu vingt maisons respectables qui ont été ruinées pour n'avoir pas voulu falsifier leurs produits, tandis que leurs confrères, moins scrupuleux, offraient à des prix inférieurs leurs denrées frelatées. Moi-même, qui ne puis me décider à vendre du coton pour de la soie, je m'aperçois que ma clientèle m'échappe chaque jour. En vérité, messieurs, au train dont vont les choses, on sera bientôt forcé de devenir fripon pour ne pas mourir de faim !

Je l'ai dit cent fois : cette concurrence, qu'on nous a tant vantée, produit plus de maux que la guerre et la peste réunies. En réduisant indéfiniment les bénéfices du fabricant, elle l'oblige à diminuer le salaire de l'ouvrier, en même temps qu'elle le contraint à confectionner plus qu'il ne faudrait ; et il arrive de là des engorgements qui amènent inévitablement des stagnations dans les affaires ; et le fabricant, accablé sous ses produits qu'il lui est impossible d'écouler, ne peut faire face à ses engagements et se voit dans l'affreuse nécessité de déposer son bilan.

Et à propos de faillites, que la concurrence enfante par milliers, qui saurait nombrer les honnêtes gens et les petits rentiers qui, chaque jour, sont atteints par des banqueroutes plus ou moins frauduleuses, et se voient réduits à végéter, dans une misère profonde, jusqu'à leur mort que le chagrin bien souvent ne tarde pas à amener ?

— Mon Dieu ! monsieur, dit à son tour le marchand, vous avez parfaitement raison : les affaires vont de mal en pis, et si ce qu'on nomme progrès grandit encore pendant vingt ans, je ne sais où nous arriverons. Le mal est déjà si grand que, si chacun de nous voulait conter les désastres com-

merciaux dont il a été témoin ou victime, nous en aurions pour huit jours, et nous n'aurions pas tout dit.

Qui de nous, par exemplo, ne connaît plusieurs de ces familles jadis opulentes, tombées aujourd'hui dans une pauvreté d'autant plus poignante que leur passé s'est écoulé au sein du luxe et de toutes les jouissances que procure la richesse; et qui oserait dire que ces femmes et ces enfants sont tombés par leur faute? Presque toujours la cause de leur chute fatale était hors d'eux; leur ruine provient généralement de la maladie ou de la mort du chef de la famille, de son inconduite, de son incapacité, de quelque entreprise mal conçue ou mal dirigée, de quelque accident imprévu, comme faillite, révolution, incendie, naufrage, etc., toutes choses que la mère et ses enfants n'étaient pas maîtres d'éviter ou d'empêcher.

Qui de nous, messieurs, ne connaît de ces petits industriels, sobres et laborieux; de ces marchands aisés, remplis d'ordre et d'économie, qui, débordés par des rivaux moins délicats ou plus riches qu'eux, voient leur ruine avancer d'un pas chaque jour? Agonie atroce! qui enfante le désespoir et le suicide, et cos terribles maladies du foie et de l'estomac, et cos anévrismes et ces cancers si fréquents de nos jours, mais qui étaient à peu près inconnus de nos pères.

Qui de nous n'a pas vu des ouvriers, par centaines, dans l'impossibilité de nourrir leurs familles et réduits à l'humiliante aumône, par suite de l'invention d'une machine nouvelle ou d'un simple perfectionnement à la machine dont ils étaient en quelque sorte un accessoire?

Puis, que do secousses dans les transactions

commerciales, que de variations dans les besoins et dans les modes capricieuses, ébranlent les fortunes les plus solides! Une mauvaise récolte, une émeute, un simple changement de ministère, remettent tout en question, ébranlent le crédit et occasionnent des stagnations périodiques fatales au millionnaire, et mortelles à l'ouvrier qui vit au jour la journée.

— Certainement, ajouta le fabricant, bien aveugle serait celui qui prétendrait que le commerce et l'industrie, abandonnés comme ils le sont, sans guide, sans boussole, aux caprices de chacun, ne sont pas des sources intarissables, d'où s'échappent, à flots pressés, des maux sans fin et sans nom. Toutes les existences, toutes les positions sont incessamment menacées; personne n'est sûr du lendemain; on ne trouve nulle part de stabilité, et chacun tremble pour son avenir ou celui de ses enfants.

Pourquoi donc n'y a-t-il pas un fonctionnaire chargé de nous faire connaître les besoins de la consommation, afin que nous réglions en conséquence la production? Mais non: chacun marche au hasard, en aveugle; le succès est au plus audacieux, au plus fripon, au plus heureux. Il serait bien temps qu'on découvrît un procédé pour organiser tout ce qui a rapport à la production, puisque les peuples sont devenus producteurs; on avait bien su organiser les éléments de la guerre, quand les peuples étaient batailleurs.

— On voit bien, messieurs, que vous êtes négociants, dit à son tour le magistrat; les maux qui résultent du mode de produire, d'échanger et de répartir les produits, vous ont frappés plus que tous les autres.

La concurrence, je le sais, torture le fabricant et le marchand; elle les corrompt, les rend fraudeurs, falsificateurs, banqueroutiers. Les travaux de l'atelier n'assurent pas à l'ouvrier son pain quotidien; ils détruisent sa santé, déforment son corps, dépravent ses mœurs, laissent son esprit sans culture et l'envoient mourir à l'hôpital, dégradé au moral et au physique.

Tous ces résultats délétères de l'industrie, toutes ces mille plaies, dont le commerce accable le genre humain, vous frappent plus que nos autres souffrances, industriels que vous êtes; cependant ces maux ne sont pas nos seuls maux; peut-être ne sont-ils pas les plus cuisants.

Pensez-vous, messieurs, que les négociants seuls aient des sujets de chagrin? Non probablement, car vous souffrez encore à d'autres titres. Quant à moi, je soutiens qu'il n'est personne qui soit exempt de soucis, qui ne soit froissé dans quelques-unes de ses affections. Permettez que je jette un coup d'œil sur les relations de famille seulement, et vous verrez que ces liens si doux de père, de fils, d'époux, de frère, qui devraient faire notre bonheur, nous causent des peines de mille sortes.

Les pères, n'est-il pas vrai, souffrent de l'inconduite de leurs enfants; ils souffrent de leurs douleurs et de leurs chagrins; ils éprouvent une infinité de soucis et d'ennuis pour les élever et leur procurer des états, et souvent ils ne recueillent qu'ingratitude pour prix de leurs soins et de leurs sacrifices! J'ai connu, par exemple, un pauvre père qui avait délabré sa fortune, et s'était imposé une foule de privations pour faire donner à son fils une *brillante éducation*, c'est-à-dire pour l'envoyer pendant huit ou dix ans sur les bancs d'un collége;

et ce malheureux père eut la douleur de voir son fils rougir de sa naissance et de l'état de ses parents, lui qui n'était propre à aucun état; de le voir mépriser sa famille qui ne possédait pas l'inappréciable avantage d'avoir la tête farcie de latin et de grec.

J'ai connu une pauvre mère qui est morte de douleur d'avoir vu sa fille séduite et déshonorée par un ami de la maison.

A chaque pas on rencontre des vieillards qui ont le chagrin de reconnaître que leur mort ne fera verser aucune larme, si même elle n'est désirée par d'avides héritiers.

Tous nos villages renferment de braves et vieilles gens qui, après avoir abandonné à leurs enfants leur petite fortune, à la condition d'être nourris par eux, s'aperçoivent, mais trop tard, au barbare empressement que chacun de leurs fils met à se débarrasser d'eux au profit de ses frères, qu'ils ne sont plus qu'un lourd fardeau dont il leur tarde d'être délivrés. J'ai vu plusieurs fois au Palais, on a peine à croire à tant d'ingratitude, des mères, en proie au besoin, obligées d'avoir recours aux tribunaux pour obtenir de leurs enfants aisés une chétive pension alimentaire!

Oui, messieurs, les tendres affections de famille ne seront bientôt plus qu'une fiction. Déjà nous voyons chaque jour des frères plaider contre leurs frères et se brouiller pour la vie, à l'occasion des plus minimes intérêts; nous les voyons se disputer le plus faible héritage, avant que le corps de leur père soit refroidi.

Mais si nous pénétrions plus avant dans l'intérieur des ménages, que de souffrances cachées, que de chagrins dévorés en secret n'apercevrions-

nous pas? Ici ce sont des époux qui ne se comprennent pas et pour lesquels tout devient un sujet de bouderies, ou qui ne s'aiment pas et pour qui tout devient une occasion de disputes, ou qui sont livrés aux tortures de la jalousie et ont sans cesse le reproche à la bouche. Là ce sont des époux en désaccord sur les questions d'intérêt, de dépenses, de toilette, de tenue de maison, d'éducation et d'état à donner aux enfants: que sais-je, moi? Chaque intérieur a ses tribulations, et peut-être n'est-il pas deux couples sur cent qui soient réellement et constamment satisfaits de leur union.

Au reste, est-il possible qu'il en soit autrement, lorsque, dans les familles riches ou aisées, les jeunes gens se marient sans se connaître? Et comment d'ailleurs pourraient-ils parvenir à se connaître, lors même qu'il leur serait loisible de se voir fréquemment, quand tous deux ont intérêt à dissimuler leurs défauts et à feindre des qualités qu'ils ne possèdent pas?

Cette dissimulation inévitable, disons-le en passant, est cause en partie que les mariages d'inclination, bien rares toutefois dans les classes riches, ne sont pas moins malheureux que les autres, attendu que peu de temps après leur union les époux cessent de se voir avec des yeux d'amants, et la déception est d'autant plus grande que l'amour avait été plus vif et plus aveugle.

Mais, comme je viens de le dire, les mariages d'inclination sont rares. Le mariage aujourd'hui est une espèce de transaction commerciale, dans laquelle chaque partie cherche à obtenir les meilleures conditions pécuniaires; c'est un marché scandaleux et fort étrange, où la mère peu fortunée jette dans les bras d'un riche et vieux libertin, qui

n'a jamais cru à l'amour, la belle et pure jeune fille au cœur rempli des illusions les plus douces ; où les pères doivent augmenter la dot à proportion que la future est plus laide, plus vieille ou plus méchante ! Et on appelle cela une compensation que certains trouvent toute naturelle ! Où donc sommes-nous arrivés, bon Dieu !

Chez le pauvre, l'amour fait plus de mariages que chez le riche, mais les mariages n'en sont pas plus heureux, car la grossièreté et l'inconduite sont trop souvent, hélas ! la dot des époux ; et la misère seule d'ailleurs suffit pour introduire la discorde dans le ménage le mieux assorti.

Mais, messieurs, je ne finirais jamais si je voulais rechercher toutes les douleurs des familles ; si, après avoir dépeint la vie presque toujours insipide et souvent opprimée de la femme, je vous disais celle de l'enfance et de l'adolescence, ces âges de gaieté, d'innocence et d'illusions, qui sont encore les moins malheureux de notre vie, mais qui devraient être si heureux ! Si je vous montrais l'enfant du riche arraché à ses frères, pour aller dans un collége apprendre des mots dont il se soucie fort peu et dont il n'aura jamais besoin, et recevoir, en échange des caresses maternelles, les férules, les pensums et les arrêts ; puis, entré dans le monde, éprouvant, pour se créer une position, une peine infinie, attendu que toutes les administrations publiques sont encombrées, et que le commerce et l'industrie présentent bien peu de chances de réussite ; si je vous faisais voir l'enfant du pauvre, accablé de privations, en butte aux mauvais traitements d'un père ivrogne et brutal ou d'une mère libertine, ayant incessamment sous les yeux l'exemple de la dépravation et des vices

les plus honteux ; puis jeté, tout jeune encore, dans un atelier où il achève de se dépraver au physique et au moral.

— Tout cela et pis encore se voit à chaque pas, reprit le fabricant ; je sais toutefois qu'il se trouve ici, comme partout, des exceptions ; que tout le monde ne souffre pas au même degré ; cependant je tiens pour vraie la proposition que vous avanciez tout à l'heure, monsieur, à savoir, que les soucis et les chagrins nous atteignent, quelque place que nous occupions sur l'échelle sociale. Oui, chacun a ses douleurs ici-bas, depuis la famille royale en butte à l'assassinat, abreuvée de calomnies et tremblant pour ses fils toujours éloignés d'elle et exposés aux dangers des combats et des tempêtes, jusqu'au prolétaire qui ne sait où il trouvera demain l'ouvrage qui peut seul lui procurer les choses nécessaires à la vie de ses enfants.

Et, en effet, si on voulait grouper toutes les misères humaines, énumérer les maladies qui, sous des formes aussi horribles que nombreuses, torturent et déciment les familles ; celles qui, devenues héréditaires, moissonnent la jeunesse dans sa fleur ; celles qui, sous les noms d'épidémies, de peste, de choléra, sévissent sur les villes et les nations entières ; si on comptait tous les accidents et les crimes que les journaux enregistrent chaque jour, les vols, les faux de toute nature, les suicides, les assassinats, les infanticides, etc. ; si on rappelait tous les vices qui s'étalent avec insolence ou se cachent dans les bouges de nos grandes villes : l'ivrognerie, le libertinage, l'adultère, la prostitution, etc., certes jamais on n'en finirait, et on serait forcé de convenir que chacun a sa part de douleurs, et que la vie est, de nos jours, fort peu séduisante.

Si chacun de nous récapitulait encore ce qu'il a souffert dans ses amitiés, s'il est permis, sans prostituer ce saint nom, de le donner à des camaraderies d'enfance dont on se rit dès qu'on a secoué la poussière de l'école; si chacun rappelait les mécomptes éprouvés dans ses amours, dans son ambition; les entraves apportées à son avancement; si chacun de nous songeait à la monotonie du présent, à l'incertitude de l'avenir; s'il comptait ses illusions détruites, ses affections froissées, ses croyances ébranlées ou évanouies, oh! sans doute, la vie ne nous semblerait pas un présent digne de la bonté du Créateur, et nous reconnaîtrions que dans notre siècle sceptique et égoïste, où l'on ne croit à rien si ce n'est à la puissance de l'or, on souffre d'autant plus qu'on a le cœur mieux placé et plus aimant, l'âme plus élevée et plus généreuse.

— Holà! messieurs les Héraclites, s'écria l'employé, les choses de ce bas-monde ne sont pas toutes couleur de rose, sans doute; mais, pour Dieu! n'exagérons pas outre mesure le nombre et l'intensité des misères humaines. Quoi qu'on en dise, tous les hommes ne sont pas pervers et corrompus; il est encore des honnêtes gens, et on voit même par ci par là des personnes heureuses ou au moins qui affirment qu'elles le sont. Toutes les petites contrariétés de ménage, toutes les brouilleries entre amis, ne sont pas des malheurs bien poignants, quelquefois même elles ne sont pas sans charme : après la brouillerie vient la réconciliation. D'ailleurs un bonheur sans mélange serait pour moi bien fade : vive la diversité et les contrastes! Voilà ma devise.

Puis on est si bien habitué à considérer le malêtre comme une condition inévitable de la grande

majorité des existences, que la plupart des hommes n'ont conscience de leurs souffrances que lorsqu'elles deviennent intolérables.

Au surplus, que voulez-vous? Il faut bien en prendre son parti : la douleur a été le lot de nos pères, et vraisemblablement elle sera le lot de nos enfants, à moins qu'on ne parvienne à découvrir un remède à tant de maux; ce qui pourra bien arriver un jour, me disait dernièrement un profond politique; car tout va se perfectionnant, et nos législateurs, à force de fabriquer des lois, en rencontreront peut-être une qui nous rendra tous heureux.

— Voilà justement ce qui m'afflige, repartit le magistrat; on nie le mal ou on se résigne et on dit comme le Turc : cela est écrit; ou bien on plaisante au lieu de chercher des remèdes qu'il doit être au pouvoir de l'homme de trouver, car si le mal c'est l'ignorance, comme dit le sage, la science peut vaincre et détruire le mal.

Tenez, messieurs, quand je regarde autour de moi et n'aperçois partout que maladies, misères, fraudes, vices et crimes de toute nature, il m'arrive de me demander quels palliatifs à tant de maux proposent les hommes placés à la tête de la société et chargés de la conduire. Je passe alors en revue les travaux des chambres, les professions de foi des candidats à la députation et la polémique des journaux de toutes les couleurs, et reconnais, avec stupéfaction, que les opinions soi-disant les plus avancées, les plus populaires, les plus radicales se bornent à réclamer des changements de ministres, des modifications dans la forme du gouvernement, des lois sur les incompatibilités parlementaires ou la réforme électorale, comme si toutes ces muta-

tions aux rouages politiques avaient quelque rapport avec les douleurs qui accablent les hommes; comme si elles n'avaient pas été vingt fois essayées sans succès depuis cinquante ans; comme si les mêmes souffrances n'existaient pas, un peu plus, un peu moins, sous tous les ministères du gouvernement actuel, sous la restauration, sous l'empire, sous la république, sous l'ancien régime; comme si la Russie absolue, la France représentative, l'Amérique républicaine, n'étaient pas atteintes des mêmes plaies; et, chose désespérante à penser! comme si ces plaies n'étaient pas d'autant plus nombreuses et plus profondes *que l'industrie est plus perfectionnée et la richesse des nations plus considérable!* Témoin la puissante, l'industrieuse, l'opulente Angleterre, qui s'épuise en vains efforts pour guérir la misère affreuse de ses populations affamées, et y apporte à peine un soulagement par ses aumônes, aussi ingénieuses qu'innombrables, par la taxe écrasante établie en faveur des pauvres, par ses nombreuses maisons de travail, par ses hospices et par des émigrations incessantes!

Cette effrayante situation de nos voisins, nos aînés en industrie, menacés d'une révolution sociale imminente, me fait entrevoir les souffrances et les commotions terribles réservées à notre chère patrie et à l'Europe entière, atteinte chaque jour davantage de la plaie du paupérisme; et je me prends à désespérer de l'avenir et à penser que Dieu a abandonné l'humanité et livré le monde au hasard.

Nous partagions tous la douloureuse émotion que faisait éprouver au magistrat la sombre perspective qu'il venait de nous révéler; nous gardions

un morne silence, quand notre voiture s'arrêta. Nous étions arrivés à notre bourg, dont il ne restait debout que l'église et la maison de ville : tout le reste n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris.

DEUXIÈME PARTIE.

LE TRAVAIL ORGANISÉ.

Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira.

S. MATTH., chap. VII

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses (nourriture et vêtement) vous seront données par surcroît.

S. MATTH., chap. VI.

Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes çà et là quelques longs pans de mur noircis par le feu et des machines à demi consumées, qui nous rappelèrent seuls que de belles fabriques de draps florissaient naguère dans ce lieu de désolation.

Nous nous dirigeâmes vers l'église dans laquelle nous vîmes entrer quelques personnes, et nous y pénétrâmes au moment même où le curé montait en chaire.

Le vénérable pasteur fit à ses paroissiens une touchante allocution sur l'amour du prochain ; il leur rappela les nombreux traits de courage et de dévouement qui s'étaient produits à l'occasion de leur catastrophe ; il raconta comment plusieurs citoyens avaient abandonné aux flammes leurs bâtiments et leurs meubles, afin de porter secours, au péril de

leur vie, à un vieillard retenu au lit par la maladie et dont la maison était embrasée.

Il fit ensuite l'éloge des villages voisins dont les pompiers avaient rivalisé d'ardeur et d'intrépidité, et dont tous les habitants avaient à l'envi recueilli les victimes du désastre, et partagé avec elles leur table et leur lit.

Il fit surtout admirer la bonté de la Providence qui a mis au cœur de l'homme un si grand amour du prochain, une sympathie si ardente pour les douleurs d'autrui, que des souscriptions en faveur de leur village s'ouvraient chaque jour hors de France, bien qu'à travers les préjugés dont les peuples sont encore imbus, chacun d'eux regarde les autres comme des ennemis.

Il termina son discours en rendant des actions de grâces au Tout-Puissant, qui avait permis que tant de motifs de consolation vinssent adoucir les maux par lesquels il lui avait plu de visiter la paroisse.

Au sortir de l'église, nous entrâmes avec tout le monde à l'hôtel-de-ville. Le maire fit connaître les sommes produites par les souscriptions et celles qu'on pouvait raisonnablement espérer; il engagea les habitants à s'entendre pour utiliser le mieux possible ces précieuses ressources; il invita chacun à dire franchement quel parti il croyait le plus avantageux de prendre dans les circonstances désastreuses où se trouvait la commune. « Pour moi, ajouta-t-il, en écoutant tout à l'heure notre vénérable pasteur, qui nous a si bien fait voir que tous les hommes sont naturellement portés à s'aimer et à s'entr'aider, je me suis demandé comment il se faisait que nous tous, qui sommes voisins, parents ou alliés, loin de nous aimer et secourir en toute occa-

sion, nous sommes au contraire jaloux et envieux les uns des autres. Je me suis demandé pourquoi nous cherchons à écraser nos concurrents, souvent même par la fraude ou la mauvaise foi; et, je l'avoue, je n'ai pas reconnu d'autre cause à cette guerre incessante que l'opposition de nos intérêts. En effet, n'est-il pas vrai, messieurs, un négociant ne voit pas avec chagrin la réussite de ses co-associés, en tant qu'associés, bien entendu, et cela pour cette seule raison que ceux-ci ne peuvent s'enrichir sans qu'il s'enrichisse lui-même? Or, s'il en est nécessairement ainsi, serait-il impossible d'associer nos intérêts à tous, de telle sorte que chacun trouvât son avantage à la prospérité de tous les autres? Pensons-y sérieusement; cette question en vaut assurément la peine. »

Après quelques moments de silence, un fabricant de draps prit la parole : — Il me semble, dit-il, que le problème posé par M. le maire n'est pas insoluble; je vais essayer de le résoudre :

Voyons d'abord ce qui se passe lorsque plusieurs personnes s'associent pour une entreprise quelconque; nous examinerons ensuite si le même procédé ne serait pas applicable à une association ayant pour but la production et la confection de toutes les choses nécessaires aux habitants d'une commune comme la nôtre.

Lorsque je me suis associé avec messieurs A. et B. pour faire du drap, je fabriquais déjà, comme vous le savez; j'apportai au fonds social mes bâtiments, machines et métiers, évalués 400,000 francs. M. A., qui faisait le commerce des laines, remit celles qu'il possédait pour une valeur de 100,000 francs, et M. B. versa 200,000 francs en espèces.

Puis M. A. se chargea des achats de laines,

d'huiles, de savon, etc.; il se chargea aussi de la vente de nos produits, et voyagea pour en opérer le placement. Il s'entend fort bien à vendre et à acheter, et se plaît à ces opérations, car vous savez qu'on fait généralement avec plaisir les choses dans lesquelles on est habile.

M. B. tint les écritures et la correspondance, et moi je m'occupai de la confection de nos tissus.

Au moyen de ces arrangements, nous employons tous les trois utilement notre temps; et comme nous ne manquons pas d'activité et de connaissances dans nos spécialités, que d'ailleurs nos capitaux réunis sont assez considérables, nos inventaires présentent de beaux bénéfices que nous partageons proportionnellement aux valeurs fournies, et aussi proportionnellement au travail fait par chacun de nous pendant l'année.

Je vous le demande, messieurs, serait-il bien difficile de faire des arrangements analogues entre nous tous, pour créer les grains, les légumes, les fourrages, les bestiaux, les vêtements, les meubles, en un mot, les objets dont nous avons besoin, et ceux que nous vendrons pour nous procurer en échange ce que nous ne fabriquerons pas nous-mêmes?

Tous les auditeurs, riches et pauvres, déclarèrent qu'une pareille association leur paraissait très réalisable, et que chacun devant y trouver un placement avantageux pour ses capitaux et un travail assuré, il fallait étudier ce projet. En conséquence, le fabricant fut prié de donner plus de développement à sa pensée. Il continua donc en ces termes :

— Pour créer le fonds social, faisons comme dans l'exemple que je viens de vous citer : que le propriétaire apporte à la masse ses terres, ses prai-

ries, ses bestiaux; que le manufacturier donne les tissus, les laines et les machines sauvés des flammes; que chacun abandonne son jardin, son argent et sa part des secours à distribuer. Nous estimerons à l'amiable l'apport de chacun, et nous remettrons, en échange, autant d'actions, *hypothéquées sur la totalité de nos biens*, que cet apport vaudra de fois mille francs. Ces actions de mille francs se subdiviseront en coupons de cent et même de dix francs, afin que nous soyons *tous* propriétaires ou puissions le devenir bientôt.

Le fonds social étant ainsi formé, et il sera très considérable, n'est-il pas vrai? nous nous occuperons de monter une fabrique unique et de distribuer les cultures de notre territoire. Bien entendu que fabrique et terrain, tout devra être considéré comme propriété d'un seul homme, ainsi que cela a lieu dans toute association.

Nous commencerons donc par abattre nos murs de clôture et nos haies, par enlever les bornes de nos champs; nous comblerons nos fossés.

Cela fait, nos agronomes décideront quelle culture il convient de donner à chaque terrain, puis ils nous planteront un vaste verger, un potager considérable, un superbe et spacieux parterre, qui remplaceront tous les petits vergers et jardins actuels. Notre domaine sera magnifique comme celui d'un roi, et mille fois mieux cultivé que ces potagers, plus ou moins mal tenus, qui entourent aujourd'hui nos maisons.

Je dis que notre domaine sera parfaitement cultivé. En effet, ceux d'entre nous qui excellent dans les soins à donner aux prairies ou aux prés artificiels se chargeront de ces cultures; ceux qui préfèrent soigner les arbres ou les fleurs s'occupe-

ront dans notre verger, notre jardin ou notre parterre; ceux qui se plaisent autour des animaux trouveront de l'occupation dans nos étables et nos écuries; en un mot, chaque habitant se livrera aux travaux qu'il connaît, et par conséquent tout se fera le mieux possible.

— Messieurs, dit un cultivateur, les idées qu'on vient de nous exposer sont d'une simplicité et d'une fécondité admirables. Je ne sais, en vérité, comment elles ne viennent pas à tout le monde. Leur application produira une abondance considérable; car l'association des parcelles de terrains de la commune réunira évidemment les avantages inhérents à la grande et à la petite propriété, sans en avoir les inconvénients, qui sont nombreux, on doit l'avouer.

Ainsi la grande propriété ne peut être cultivée qu'à l'aide de mercenaires n'ayant aucun intérêt à bien employer leur temps et à créer des produits abondants et de qualité supérieure.

La petite propriété, de son côté, présente des inconvénients de plus d'une espèce, nous le reconnaissons chaque jour: nos terres sont trop peu considérables pour que nous puissions alterner convenablement nos cultures, et élever assez de bestiaux pour les fumer suffisamment. Nous sommes bien souvent forcés de semer du froment, dont nous avons besoin pour nourrir notre famille et payer notre fermage, dans des terres qui seraient d'un plus grand rapport cultivées en herbages ou plantées d'arbres. Puis nos propriétés, découpées en petites parcelles disséminées çà et là, se refusent à une culture bien entendue; et celle que nous leur donnons, tout imparfaite qu'elle est, exige des déplacements et une perte de temps relativement

considérable. Enfin, l'exiguïté de nos terres, de nos capitaux, de nos fumiers et de nos récoltes fait que souvent le sol se détériore faute d'engrais; elle nous met aussi dans l'impossibilité de profiter des découvertes de la science, de tenter des essais et des perfectionnements, et de faire usage des instruments et des machines qui procurent de grandes économies de temps et de fatigue.

Mais livrez-nous tout le territoire de la commune débarrassé des haies, fossés et clôtures qui l'enlaidissent et frappent de stérilité une portion notable de terre qui sera rendue à la culture; donnez-nous de bons chevaux, des charrues et autres instruments perfectionnés; procurez-nous les bras nécessaires et dont nous manquons quelquefois; abandonnez-nous la fontaine qui a causé tant de querelles et de procès, et assurez-nous les moyens d'arroser à propos nos terres, nos prés et nos jardins, et nous vous garantissons une récolte double ou triple de celle que nous faisons chaque année.

— Eh bien! reprit le fabricant, vous aurez tout cela, et, de plus, de bons conseils, s'ils vous sont nécessaires; car nous prendrons les avis des hommes de France et de l'étranger les plus versés dans la pratique et la théorie de l'agriculture, de même que nous saurons nous procurer les plants et les semis de première qualité; nous serons riches, et nous ferons pour notre établissement des sacrifices momentanés que la terre, cette bonne mère nourricière, nous remboursera bientôt avec usure.

Je dis que nous serons riches: j'entends par là que nous aurons des capitaux suffisants pour ne négliger aucune amélioration; car si nous n'avons pas assez de nos capitaux réunis, nous trouverons

facilement à emprunter sur nos terres, et nous n'aurons pas grand'peine à rembourser dans quelques années, si nous le jugeons utile, puisque vous nous promettez double et même triple récolte.

Les bras ne nous feront pas faute, et de bons bras, je vous jure, puisque nos travailleurs seront des associés, des propriétaires et non des domestiques ; et, au besoin, vous pouvez être assurés que nos foins seront fauchés, fanés et enlevés en un ou deux jours ; car ces foins appartenant à tous, tous nous aurons intérêt à ce qu'ils soient remis sans pluie ; et nous nous empresserons à donner un coup de main, lorsque le temps ne sera pas parfaitement sûr.

Il en sera de même pour les moissons, les cueillettes et récoltes de toute nature.

Vous aurez de bons chevaux, parfaitement soignés, comme je vous l'ai dit, par ceux d'entre nous qui se plaisent autour de ces animaux ; nous ferons en sorte de n'en conserver que le nombre nécessaire à nos besoins, et de distribuer nos travaux de manière à ne plus laisser, comme aujourd'hui, une foule de chevaux oisifs une partie de l'année.

Vous aurez toutes les machines qui facilitent et abrégent le travail ; en un mot, nous saurons, comme les grands et riches propriétaires, nous procurer tout ce qui pourra améliorer nos terres, augmenter nos produits et diminuer nos fatigues.

— Je vois fort bien, repartit l'agriculteur, que nos ouvriers, intéressés à la bonne et prompte exécution de nos travaux et se livrant à ceux qu'ils aiment et qu'ils connaissent, travailleront avec ardeur et deviendront fort habiles ; je prévois que nos récoltes seront encore plus abondantes que je ne le disais tout à l'heure ; mais si tous les habi-

tants mettent la main à l'œuvre dans les moments pressés, et si les cultivateurs font beaucoup de besogne, comme tous les ouvriers qui travaillent à leurs pièces, les travaux des champs seront promptement expédiés : resterons-nous donc les bras croisés lorsque nous n'aurons plus rien à faire à la campagne, et ne sera-t-il pas possible d'accroître encore nos revenus, en nous occupant utilement à la maison durant nos moments de loisir ou pendant les mauvais temps?

— Lorsque vous ne pourrez travailler dans les champs ou que rien ne vous y appellera, reprit le fabricant, chacun de vous s'occupera selon ses goûts : les uns entreront dans les ateliers de serrurerie, de charronnage, de menuiserie, etc. ; les autres dans notre fabrique de draps ; ceux-ci tiendront les écritures, ceux-là les écoles, etc. De cette manière, chacun de nous, pouvant s'occuper dans la maison et dans la campagne, fera bien plus d'ouvrage qu'il n'en fait actuellement, puisqu'il lui sera possible de ne perdre aucun instant, et les bénéfices réalisés par la généralité des habitants seront par conséquent bien plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

A la fin de l'année, nous prendrons sur la totalité de nos bénéfices les sommes nécessaires pour payer nos contributions et les dépenses communes à tous les habitants, pour payer aussi les rentes aux actionnaires et aux prêteurs étrangers, s'il y a lieu ; puis le surplus sera partagé entre les travailleurs, à proportion de la besogne que chacun aura faite, absolument comme dans l'association que je vous ai donnée pour exemple.

Notre association aura toutefois cet immense avantage sur l'autre, que personne ne pourra

craindre que sa part de bénéfices éprouve une grande diminution d'une année à l'autre, attendu que nos industries étant nombreuses et fort diverses, lors même qu'une ou deux branches seraient en perte, notre revenu général s'en ressentirait à peine. Il en est tout autrement quand l'association porte sur une seule industrie ; car celle-ci, venant à éprouver de la stagnation ou des pertes, entraîne trop souvent la ruine des actionnaires.

Tous les auditeurs ayant approuvé ce projet d'association, on pria l'architecte de donner son avis sur la reconstruction du bourg ; on lui recommanda particulièrement la plus grande économie.

L'architecte s'exprima ainsi : — Tout le territoire de la commune devant être cultivé comme s'il appartenait à une seule personne, je pense que nous n'aurons besoin que d'une écurie pour nos chevaux, d'une étable pour nos vaches, une pour nos moutons, etc. ; de cette manière il faudra moins de monde pour soigner et surveiller nos bestiaux. Nous ne bâtirons qu'une grange pour nos fourrages, un grenier pour nos blés : il sera bien plus facile de prendre les précautions nécessaires à la conservation de ces récoltes.

Nous construirons un seul atelier de menuiserie, un de cordonnerie, etc. ; nos ouvriers ainsi réunis trouveront le travail moins ennuyeux ; d'ailleurs ces ateliers, ces magasins, ces étables, ces écuries seront vastes, commodes, bien aérés, bien éclairés, chauffés convenablement, et néanmoins ils nous coûteront beaucoup moins à élever et à entretenir que ceux qui ont été dévorés par le feu et qui étaient si incommodes, si obscurs, si malpropres et si malsains.

Les habitations particulières resteront seules à construire. Chaque famille pourra faire bâtir la sienne, à sa guise. Remarquez toutefois que ces constructions seront peu considérables, puisqu'il ne faudra plus y accoler écuries, granges ou ateliers.

— Mais, fit observer un ancien militaire, lorsqu'on veut loger un régiment, on ne bâtit pas une baraque pour chaque soldat ; lorsqu'on monte un pensionnat, on se garde bien de construire une maison pour chaque élève : cela serait trop coûteux et trop incommodo. Il me semble que, dans notre commune, les familles devant à l'avenir avoir entre elles de fréquents rapports, et chacune d'elles n'ayant besoin que de quelques pièces, il sera plus raisonnable et beaucoup plus économique de no faire qu'un très grand bâtiment où seront placés les ateliers, et où chacun pourra louer un logoment aussi modeste, aussi somptueux qu'il le désirera.

— Et pourquoi, ajouta un commis voyageur, ne pas établir une cuisine unique dans laquelle on préparera le manger sur une vaste échelle, de manière quo nous puissions tous nous faire servir selon notre goût et selon notre bourse, ainsi que cela a lieu dans les grands restaurants de Paris ? Pourquoi ne pas construire aussi uno seule buanderie, comme on en voit dans certains établissements publics, où des chimistes habiles blanchissent lo linge si parfaitement et à si peu de frais ?

— Excellente idée ! reprit une femme de ménage ; celles d'entre nous qui s'entendent aux préparations culinaires feront la cuisine pour tout le monde : l'économie sera énorme et le manger sera bien mieux préparé et plus varié qu'il ne l'est aujourd'hui sur les meilleures tables du bourg. Com-

bien de batteries de cuisine de moins à acheter !

— Ajoutez, dit une mère de famille, que les femmes, débarrassées des détails de leur ménage, prendront part aux travaux du jardin, du parterre, de la couture, de la fabrique, etc. ; elles soigneront les enfants, tiendront propres les ateliers et les appartements, et dès lors elles auront droit dans le partage des bénéfices de la société.

— Toutes ces observations sont parfaitement justes, repartit l'architecte, et je trouve fort raisonnable que nous n'établissions qu'une seule cuisine, mais abondamment pourvue de fours, de chaudières, de pompes, etc. ; une seule buanderie, une brasserie, une boulangerie munies de tous les instruments et machines nécessaires pour économiser le temps et les bras.

Quant aux appartements, nous les réunirons dans une aile du bâtiment ; nous en ménagerons de grands et de petits, de somptueux et de modestes, afin qu'il y en ait pour tous les goûts et toutes les fortunes ; mais tous seront commodes, bien pourvus des choses qui rendent les habitations confortables, comme salle de bains, eau froide, eau chaude en abondance. Tous seront bien chauffés, durant l'hiver, au moyen de la vapeur : ce qui se fera sans grande dépense, en utilisant le calorique perdu de la cuisine, de la machine à vapeur, etc.

Toute la maison sera parfaitement éclairée le jour par de nombreuses et hautes fenêtres, qui laisseront pénétrer l'air et le soleil pour la santé de la population ; et la nuit un appareil à gaz suffira pour illuminer nos cours, nos salles de réunion, nos ateliers et nos appartements.

Nous établirons un beau corridor qui fera le tour des bâtiments, afin qu'il nous soit facile de

nous rendre à nos travaux, à nos plaisirs, de visiter nos amis sans craindre le vent, la pluie, la neige ou le soleil.

Cette architecture économisera les toitures, les charpentes, les escaliers, les portes d'entrée, les portes cochères, les murs mitoyens, etc. ; elle économisera encore les manteaux, les parapluies, les socques et les autres appareils de même nature ; elle nous fera éviter bien des refroidissements et bien des rhumes.

— N'oubliez pas une belle salle de bal, dirent les jeunes filles ; elle coûtera bien moins à chauffer et à éclairer que les trois ou quatre cents chambres où nous passons aujourd'hui les soirées dans l'isolement.

— N'oubliez pas non plus des salles à manger où nous puissions dîner fréquemment en réunion d'amis, ajoutèrent les vieillards : morceaux caquetés sont à moitié digérés, selon le proverbe ; et d'ailleurs il n'en coûtera pas davantage de se joindre aux personnes qu'on aime pour prendre ses repas, que de se faire servir dans sa chambre.

— Messieurs, reprit un mécanicien, permettez que je vous fasse remarquer les économies importantes de peines et de temps qui vont nécessairement résulter de l'exécution, sur une grande échelle, de tous nos travaux des champs et de l'intérieur. Nous ferons faire les plus rudes par des machines, ainsi que cela a lieu dans nos grandes fabriques de tissus et même dans un grand nombre d'ateliers où l'on prépare des objets destinés à nos tables, tels que brasseries anglaises, boulangeries à pétrins mécaniques, etc.

Il ne sera ni difficile ni très coûteux, par exemple, de faire élever et transporter par nos ma-

chines à vapeur l'eau nécessaire dans les ateliers et les appartements; celle qui servira à l'irrigation de nos cultures; celle enfin mise en réserve pour combattre les incendies, qui, soit dit en passant, deviendront à peu près impossibles.

Des machines seront bientôt trouvées, je vous assure, pour aider nos batteurs en grange, pour charger et décharger nos foins et nos fumiers, pour balayer nos routes et nos cours; en un mot, pour remplacer les bras de l'homme dans les travaux malpropres ou fatigants.

Et puisque nous devons opérer en grand sur toutes choses, il faut, messieurs, que je vous indique quelques-uns des précieux avantages de ce mode de production.

La fabrication sur une grande échelle permet, en premier lieu, de produire beaucoup avec peu de bras. L'Angleterre est une preuve bien évidente de cette vérité, et je lisais dernièrement qu'une quinzaine de fabriques de la province du Lancashire confectionnaient assez de calicot pour fournir trois chemises par an à tous les habitants de la France. Ces résultats prodigieux sont dus évidemment à l'emploi des machines; or, cet emploi ne devient possible que dans la fabrication sur une grande échelle : il est clair, en effet, qu'une mère de famille ne peut faire emplète d'un métier à faire les bas pour chausser ses enfants, et qu'un homme qui fabriquerait du drap sans être aidé de personne ne pourrait acheter les moteurs et les machines employés par les grands manufacturiers à la confection de ce tissu. S'il se les procurait, ces machines ne tarderaient pas à se détériorer et à absorber, et bien au delà, les bénéfices qu'il ferait sur ses produits.

En second lieu, la fabrication sur une grande échelle donne des produits de qualités supérieures et à bas prix. Ces résultats sont dus à deux causes : à l'emploi des machines et à la division du travail. Un exemple me fera facilement comprendre.

Si un homme, comme je le supposais il y a un moment, devait *seul* confectionner une pièce de drap, c'est-à-dire trier, nettoyer et dégraisser la laine ; la laver, la teindre, la carder et la filer ; monter sa pièce et la tisser ; puis la fouler, la noper, la lainer, la tondre, la presser, en un mot lui donner tous les apprêts, certes, eût-il les plus grandes connaissances en fabrication, il ferait néanmoins de la triste besogne et en bien petite quantité, et pour trouver du bénéfice à son travail, notre homme devrait vendre son mauvais drap peut-être plus de cent francs le mètre. Et remarquez qu'il aurait déjà fait usage de machines dans toutes ses opérations, car s'il ne s'était servi que de ses doigts, sa vie entière n'eût pas suffi à faire un mètre de l'étoffe la plus commune.

Mais qu'un homme riche établisse une fabrique de draperie : il se fait seconder par cinq ou six bons contre-maîtres chargés de diriger et surveiller exclusivement, l'un le foulage, l'autre la teinture, celui-ci la filature, celui-là le tissage ou les apprêts ; et toutes ces opérations diverses sont exécutées par des ouvriers spéciaux armés des machines les plus perfectionnées, qui filent, lainent, tondent avec le secours de bien peu de bras et font chacune plus d'ouvrage, et d'ouvrage supérieur en qualité, que ne pouvaient en faire vingt travailleurs avec les machines employées il y a cinquante ans. Aussi notre fabricant fait, avec peu de monde,

un grand nombre de pièces, et il peut vendre son beau drap vingt francs le mètre.

Enfin, la fabrication en grand, trouvant sa supériorité et ses bénéfices dans l'emploi des machines, pousse sans cesse à leur perfectionnement ; en d'autres termes, elle pousse à rendre le travail moins fatigant pour l'ouvrier, à subdiviser toutes les opérations et par conséquent à les rendre plus faciles à apprendre. C'est ainsi qu'aujourd'hui un enfant se met en quelques jours au courant d'un métier, la tonte du drap, par exemple, qui exigeait jadis plusieurs mois d'apprentissage d'un adulte, et que la plupart des opérations nécessaires à la confection de nos tissus sont d'une exécution si facile qu'un apprenti reçoit un salaire dès son début.

Vous le voyez, messieurs, la grande fabrication doit sa supériorité à l'emploi des machines et à la division du travail. Si donc nous voulons produire beaucoup et bien, nous qui exécuterons aussi sur une large échelle les travaux que nous entreprendrons, faisons comme toutes les fabriques considérables : employons des machines autant que nous le pourrons, et subdivisons les opérations de manière que chaque travailleur *fasse un simple détail*, le moindre possible : il apprendra facilement à l'exécuter, et bientôt il le fera proprement et promptement.

Mais comme un simple détail, toujours le même, est une occupation souverainement fastidieuse, chacun de nous s'attachera, suivant son activité, ses goûts et ses aptitudes, à dix, à vingt ou à trente détails différents ; tantôt aux champs, au jardin, au verger, au parterre ; tantôt dans les ateliers, les bureaux, la fabrique, etc. Cette variété d'occupations convertira le travail en plaisir,

puisqu'on abandonnera une besogne pour passer à une autre toute différente avant que la fatigue ou l'ennui survienne; elle augmentera aussi nos bénéfices, car nous ne perdrons aucun instant.

— Cette manière de vivre, reprit le médecin, ces occupations alternées à la campagne et à la maison; ces travaux du corps et de l'esprit joints à une nourriture abondante et saine, à la propreté, à l'absence de grands chagrins et surtout d'inquiétude pour l'avenir de soi et des siens, tout contribuera à faire naître la gaieté et la santé : on verra disparaître peu à peu la plupart des maladies; les générations deviendront de plus en plus saines, belles et fortes : les médecins de l'avenir n'auront à s'occuper que d'hygiène publique.

— On nous a fait voir, dit le juge de paix, que nos récoltes seront au moins doublées; nous pouvons compter que notre draperie, à laquelle tant d'ouvriers travailleront en qualité d'associés, donnera des produits nombreux et bien confectionnés dont nous tirerons de beaux bénéfices; car nous attendrons, pour vendre, le moment favorable : nous serons assez riches pour ne pas nous presser de les écouler; il est donc évident que les revenus de la commune se trouveront au moins quadruplés.

D'un autre côté, nous avons vu que notre table, quoique mieux et plus abondamment servie qu'elle ne l'est actuellement, nous coûtera cependant beaucoup moins, de même que la cuisine d'un soldat qui mange à l'ordinaire de la chambrée est préférable à celle d'un homme vivant seul et dépensant deux fois davantage. Nous serons aussi logés, blanchis et vêtus à meilleur marché.

Nous pouvons donc hardiment conclure qu'en moyenne, nous vivrons associés six ou huit fois

mieux, physiquement parlant, que nous ne le faisons aujourd'hui. Quant aux jouissances morales, elles seront nécessairement telles qu'il serait impossible d'établir un terme de comparaison entre celles du passé et celles de l'avenir.

Croyez, messieurs, que ce calcul est loin d'être exagéré; l'association est la source de toutes économies; seule elle possède la propriété de rendre accessibles aux personnes peu fortunées des jouissances qui, sans elle, seraient hors de la portée des rois eux-mêmes.

N'est-ce pas, en effet, à une espèce d'association entre les pères de famille que nous devons les écoles primaires et les colléges fréquentés par nos enfants, moyennant une légère rétribution? N'est-ce pas grâce à une association entre les propriétaires de bestiaux de notre village que nous pouvons, pour une faible cotisation chacun, payer un pâtre chargé de soigner et de paître tous nos moutons? N'est-ce pas à l'association des amateurs de lecture d'une grande ville que sont dus ces cabinets qui mettent à notre disposition la plupart des journaux et des ouvrages nouveaux, pour un abonnement de quelques francs chaque année?

C'est encore l'association qui nous permet de voyager à peu de frais, plus rapidement et plus commodément que ne le faisaient jadis les plus puissants monarques; c'est elle qui réduit à quelques décimes le port des lettres venues des pays les plus éloignés; c'est parce qu'un grand nombre de personnes sont associées pour leurs plaisirs, que, pour deux ou trois francs, nous assistons au meilleur spectacle, où nous achetons le droit d'entendre une réunion de musiciens qu'un souverain ne serait pas assez riche pour avoir à sa solde.

C'est enfin à l'association de tous les habitants d'une même patrie que sont dus les musées, les bibliothèques, les flottes, les armées, les routes, les canaux, en un mot toutes les entreprises gigantesques des gouvernements.

J'étais donc bien en droit de vous dire : l'association est la source de toutes économies.

Ainsi rien n'est plus certain : nous économiserons, comme on nous l'a dit, sur toutes choses ; sur les achats d'ustensiles de ménage, sur le chauffage et l'éclairage, sur la construction et l'entretien des bâtiments que nous saurons construire avec solidité, sans avoir recours aux adjudications au rabais.

Je veux vous signaler une économie d'une autre espèce et qui ne sera pas à dédaigner : nous n'aurons plus de procès.

En effet, il n'y aura plus moyen de plaider pour une servitude, un empiétement de terrain, un sentier, une fontaine, un mur mitoyen et mille autres choses qui aujourd'hui engendrent bien des haines, et font perdre beaucoup de temps et d'argent.

Je dois l'avouer néanmoins, je crains qu'on ne puisse s'entendre et sur la distribution des travaux, dans lesquels chacun voudra commander, et sur le partage des bénéfices.

— Il me semble, dit un général en retraite, qu'il n'est pas impossible de rassurer notre honorable juge de paix. Il suffit, selon moi, pour éviter les débats qu'il craint, *d'organiser nos travailleurs.* Je fus autrefois chargé, par l'empereur, de l'organisation de régiments composés d'étrangers qui servaient la France malgré eux ; et pourtant j'en suis venu à bout. Je ne pense pas qu'il soit plus

difficile d'enrégimenter des travailleurs qui s'engagent avec plaisir. Si donc vous le trouvez bon, je me fais fort d'organiser nos travaux, et voici comment je m'y prendrai :

Supposons qu'il s'agisse de notre fabrique de tissus de laine. Je ferai un appel aux personnes de bonne volonté, hommes, femmes et enfants, dont je formerai un beau régiment, que je diviserai en autant de bataillons que nous confectionnerons d'espèces de tissus. Le premier bataillon fabriquera, je suppose, des draps, le deuxième des casimirs, le troisième des nouveautés.

Chaque bataillon sera composé de compagnies : il y aura compagnie de fileurs, de tisseurs, de tondeurs, etc.; plusieurs compagnies seront hors rangs, c'est-à-dire appartiendront à deux bataillons, ou même au régiment entier, comme les dégraisseurs, les teinturiers, etc. C'est ainsi que nous voyons les batteries d'artillerie et les compagnies du génie et du train ne point faire partie des régiments avec lesquels *elles travaillent* en un jour de bataille, mais cependant appartenir à la même division ou au même corps d'armée.

Chaque compagnie à son tour se subdivisera en escouades, faisant un même travail, mais par des procédés différents. Ainsi, dans la compagnie des dégraisseurs, par exemple, quelques escouades opéreront au moyen du carbonate de soude, d'autres avec du savon, du suint, etc. Chaque escouade de la compagnie des teinturiers s'appliquera exclusivement à une couleur; dans la compagnie des tondeurs, une escouade emploiera des transversales, une autre des longitudinales ou des tondeuses de divers systèmes, et ainsi dans toutes les compagnies.

C'est enfin à l'association de tous les habitants d'une même patrie que sont dus les musées, les bibliothèques, les flottes, les armées, les routes, les canaux, en un mot toutes les entreprises gigantesques des gouveroements.

J'étais donc bien en droit de vous dire : l'association est la source de toutes économies.

Ainsi rien n'est plus certain : nous économiserons, comme on nous l'a dit, sur toutes choses; sur les achats d'ustensiles de ménage, sur le chauffage et l'éclairage, sur la construction et l'entretien des bâtiments que nous saurons construire avec solidité, sans avoir recours aux adjudications au rabais.

Je veux vous signaler une économie d'une autre espèce et qui ne sera pas à dédaigner : nous n'aurons plus do procès.

En effet, il n'y aura plus moyen de plaider pour une servitude, un empiétement de terrain, un sentier, une fontaine, un mur mitoyen et mille autres choses qui aujourd'hui engendrent bien des haines, et font perdre beaucoup de temps et d'argent.

Je dois l'avouer néanmoins, je crains qu'on ne puisse s'entondre et sur la distribution des travaux, dans lesquels chacun voudra commander, et sur le partage des bénéfices.

— Il me semble, dit un général en retraite, qu'il n'est pas impossible de rassurer notre honorable juge de paix. Il suffit, selon moi, pour éviter les débats qu'il craint, *d'organiser nos travailleurs.* Je fus autrefois chargé, par l'empereur, de l'organisation de régiments composés d'étrangers qui servaient la France malgré eux; et pourtant j'en suis venu à bout. Je ne pense pas qu'il soit plus

difficile d'enrégimenter des travailleurs qui s'engagent avec plaisir. Si donc vous le trouvez bon, je me fais fort d'organiser nos travaux, et voici comment je m'y prendrai :

Supposons qu'il s'agisse de notre fabrique de tissus de laine. Je ferai un appel aux personnes de bonne volonté, hommes, femmes et enfants, dont je formerai un beau régiment, que je diviserai en autant de bataillons que nous confectionnerons d'espèces de tissus. Le premier bataillon fabriquera, je suppose, des draps, le deuxième des casimirs, le troisième des nouveautés.

Chaque bataillon sera composé de compagnies : il y aura compagnie de fileurs, de tisseurs, de tondeurs, etc.; plusieurs compagnies seront hors rangs, c'est-à-dire appartiendront à deux bataillons, ou même au régiment entier, comme les dégraisseurs, les teinturiers, etc. C'est ainsi que nous voyons les batteries d'artillerie et les compagnies du génie et du train ne point faire partie des régiments avec lesquels *elles travaillent* en un jour de bataille, mais cependant appartenir à la même division ou au même corps d'armée.

Chaque compagnie à son tour se subdivisera en escouades, faisant un même travail, mais par des procédés différents. Ainsi, dans la compagnie des dégraisseurs, par exemple, quelques escouades opéreront au moyen du carbonate de soude, d'autres avec du savon, du suint, etc. Chaque escouade de la compagnie des teinturiers s'appliquera exclusivement à une couleur; dans la compagnie des tondeurs, une escouade emploiera des transversales, une autre des longitudinales ou des tondeuses de divers systèmes, et ainsi dans toutes les compagnies.

Cette organisation excitera la rivalité entre les escouades, et poussera au perfectionnement de toutes les opérations ; chaque escouade, chaque compagnie se passionnera pour son travail et ses procédés, et l'esprit de corps ne tardera pas à naître, et il enfantera des prodiges.

Chaque ouvrier sera chargé *d'un détail* du travail exécuté par son escouade. Dans une escouade de laineurs, je suppose, les uns monteront les chardons sans s'occuper des autres détails ; les autres fixeront les cadres sur les machines ; ceux-ci prendront soin des draps durant l'opération du lainage ; ceux-là démonteront les cadres ou nettoieront les chardons, et ainsi dans tous les travaux. Plus la parcelle à faire par chaque personne sera minime, mieux et plus lestement la besogne marchera, comme nous l'a fort bien dit notre mécanicien ; d'ailleurs cela est d'une évidence telle qu'il suffit de jeter les yeux sur ce qui ce passe dans presque toutes les fabriques pour le reconnaître.

Bien entendu que chaque escouade aura son caporal, chaque compagnie son capitaine, tout bataillon son commandant, et tout régiment son colonel, pour diriger les travaux et commander les manœuvres. Tous ces chefs seront nommés pour un temps déterminé, par les travailleurs intéressés : le caporal par son escouade, le capitaine par les caporaux de sa compagnie, et ainsi des autres.

Je vous promets que les chefs seront bien choisis, car tous les travailleurs auront leur intérêt et leur honneur engagés dans les luttes, et par conséquent tous voudront pour commandants les plus habiles à conduire les travaux, à exciter l'ardeur des ouvriers, à soutenir, en un mot, la gloire du drapeau.

Et non-seulement tous voudront faire de bons choix, mais tous pourront élire les plus capables, car chaque jour on verra tout son monde à l'ouvrage, et on connaîtra exactement la valeur des hommes de son escouade, et celle des chefs qui vous seront immédiatement supérieurs.

— Cette organisation, remarqua un cultivateur, paraît facile à établir dans une fabrique de tissus aussi considérable que sera la nôtre ; mais comment l'appliquer aux travaux des champs?

— Je m'y prendrai absolument de la même manière pour organiser le régiment d'agriculteurs, répondit le général ; je le composerai de plusieurs bataillons, dont l'un cultivera les grains ou céréales, l'autre les prairies, un troisième les vergers, un quatrième les jardins, etc.

Le bataillon des céréalistes sera formé de compagnies livrées aux soins, qui du froment, qui du seigle, qui de l'orge, etc.

La compagnie occupée du froment se subdivisera en escouades cultivant chacune une espèce particulière, ou faisant usage de procédés de culture différents.

Les autres bataillons et compagnies d'agriculture se décomposeront de même ; et comme nous l'avons vu dans le régiment des tissus, il y aura des compagnies hors rangs : telle sera celle des laboureurs dont le travail sera réclamé par tous les bataillons qui auront besoin de labourage.

J'organiserai de même en bataillons ou seulement en compagnies, selon l'importance du travail, ou, pour parler plus exactement, selon le nombre des travailleurs nécessaires pour l'exécuter, les personnes qui s'occuperont du ménage, de menuiserie, etc. ; et dans toutes les escouades, je le ré-

pète, j'aurai soin de diviser le travail à exécuter en autant de parcelles qu'il me sera possible.

Les femmes et les enfants s'enrôleront dans toutes les compagnies ou à peu près; ils y formeront des escouades *distinctes* qui s'appliqueront aux détails qui conviennent à leurs goûts et à leurs forces.

— Cette organisation, reprit un ancien chef d'escadron, sera une source intarissable de gaieté, d'émulation, d'enthousiasme et d'entraînement au travail; le bataillon qui confectionnera les draps sera en concurrence continuelle avec celui qui fera des casimirs; ils s'efforceront de se surpasser, et, pour y parvenir, ils n'épargneront ni peines ni sacrifices; et leurs efforts seront en définitive au profit de nos revenus généraux et à la gloire de la commune.

Une rivalité semblable s'établira entre les compagnies du même bataillon, entre les escouades de la même compagnie; les escouades d'hommes rivaliseront avec celles de femmes et celles d'enfants, et réciproquement, et tous s'entraîneront à faire bien et beaucoup. C'est ainsi qu'un jour de bataille et pendant le siége ou la défense d'une place, nous avons vu les divers corps de l'armée faire, à l'envi les uns des autres, des efforts fabuleux. L'entraînement sera permanent dans nos bataillons pacifiques, car les luttes seront de chaque jour, et les combattants auront pour juges ou témoins de leurs exploits leurs amis, leurs amants, leurs mères, leurs sœurs, et devant eux de l'avancement en grade et des bénéfices croissant comme leurs efforts. En vérité, il serait difficile de prévoir où s'arrêtera l'élan de nos soldats.

Cependant, comme il ne faut rien négliger

pour stimuler cette ardeur, puisque la prospérité commune grandira avec elle, il sera bon, je pense, de récompenser les personnes qui se distingueront par des primes, des honneurs et des décorations. Vous savez, général, que de prodiges de valeur l'espoir d'une croix a fait faire à nos braves.

Il faudra aussi, lorsque la chose sera praticable, exécuter les travaux au milieu des chants et des instruments. N'avons-nous pas vu nos troupes surmonter d'incroyables fatigues grâce aux tambours et aux clairons? Ce sera plaisir en vérité de voir les revues et les parades où nos colonnes, revêtues de brillants uniformes, défileront, précédées d'une belle et bonne musique. Et si nos robustes laboureurs, montés sur leurs chevaux vigoureux, exécutent, au son des fanfares, leurs rudes labeurs; les chants joyeux de nos jeunes filles, mariés aux accords du piano, donneront un charme infini à nos salles de couturières et de modistes.

Les musiciens et autres artistes ne manqueront certes pas. M. l'instituteur vous dira combien, parmi nos enfants, ont de l'aptitude naturelle pour les beaux-arts et particulièrement pour la musique. Avant dix ans tous nos jeunes gens seront musiciens, de force inégale, bien entendu. Nous aurons aussi, dans quelques années, des peintres habiles pour orner notre église et nos salons, et des poëtes pour chanter notre bonheur.

Mais veuillez nous dire, général, qui prendra soin des usines et des bâtiments, qui tiendra la comptabilité?

— Ces travaux, répondit le général, seront exécutés par un bataillon que je nommerai, si vous voulez, *l'état-major*. Ce bataillon sera composé de

compagnies dont une achètera *en gros et à la source* les objets dont nous aurons besoin et que nous n'aurons pas chez nous; une autre vendra aux bataillons, aux compagnies, aux escouades ou aux individus, les choses demandées par eux, et cela *au prix coûtant*, c'est-à-dire à un prix bien inférieur à celui que nous payons aujourd'hui aux détaillants, qui eux-mêmes achètent de deuxième ou de troisième main, et ne nous vendent trop souvent que des marchandises avariées ou falsifiées.

Diverses compagnies d'état-major seront chargées de vendre au dehors les produits de notre industrie que nous ne consommerons pas, de prendre soin des enfants, d'élever et instruire notre jeunesse, de veiller à l'entretien des bâtiments, etc. Une d'elles tiendra la comptabilité, la correspondance et le grand-livre, sur lequel chaque personne, homme, femme ou enfant, chaque escouade, chaque compagnie, chaque bataillon aura un compte ouvert où figureront ses gains et ses dépenses. En un mot, le bataillon d'état-major sera le père de famille de notre commune.

Les personnes attachées aux compagnies comprises sous le nom générique d'état-major feront aussi partie des compagnies industrielles et agricoles; et telle femme, par exemple, qui, en société de plusieurs autres, aura été de garde une heure ou deux dans notre crèche pendant la matinée, ira peut-être, en quittant nos nourrissons, tenir les écritures ou donner des ordres en qualité de cuisinière en chef; puis, dans l'après-midi, elle se rendra dans le jardin avec une escouade de fleuristes pour cultiver ses roses ou ses œillets, et, dans la soirée, sera apprentie couturière ou modiste.

Il me reste à vous faire voir, ajouta le géné-

ral, que la répartition de la part afférente au travail dans les bénéfices, répartition qui paraît à M. le juge de paix devoir être une pierre d'achoppement, devient la chose du monde la plus facile avec l'organisation que je vous propose.

En effet, vous concevez qu'en bonne justice nous devrons ne pas rétribuer également une heure passée à la culture d'une fleur et une heure employée à monder notre toit à porcs. Nous commencerons par classer nos travaux selon leur degré d'utilité et de difficulté; et si nous accordons une part dans les bénéfices, représentée par le chiffre 20, je suppose, au travail le plus pénible et le plus nécessaire, nous n'affecterons que le chiffre 10 à une occupation utile, mais non répugnante, et le chiffre 1 à un travail de pur agrément.

Pour fixer le chiffre afférent à chaque bataillon, et par conséquent sa part de bénéfices dans le partage annuel, tous les habitants de la commune se réuniront chaque année à une époque convenue.

Le chiffre d'un bataillon étant déterminé, tous les travailleurs de ce bataillon fixeront le chiffre de chacune de leurs compagnies, et les soldats de chaque compagnie arrêteront le chiffre de chaque escouade. Après quelques tâtonnements, on arrivera à des chiffres parfaitement équitables.

Il sera facile à chaque escouade de partager le dividende qui lui reviendra d'une manière *exactement proportionnelle au travail et au talent* de chacun de ses membres; car les chefs tiendront note du travail fait ou des heures employées par chaque personne; et, d'un autre côté, le talent sera toujours représenté par le grade qui en sera l'exacte expression.

Vous comprenez, messieurs, que le chiffre de chaque bataillon sera tous les ans fixé pour l'année suivante, afin que chacun sache s'il doit ou ne doit pas continuer à en faire partie, attendu aussi que la société diminuera ou augmentera ce chiffre suivant que le travail à exécuter deviendra plus ou moins facile, plus ou moins utile, suivant enfin qu'il se présentera plus ou moins de bras pour l'entreprendre. Ainsi, lorsque trop peu de monde demandera à s'enrôler pour faire un ouvrage désagréable, mais nécessaire, on attirera les travailleurs en augmentant le dividende de la compagnie ou des escouades chargées de ce travail.

Au reste, la gloire sera tout naturellement le partage des compagnies généreuses qui, dans l'intérêt de tous, se livreront aux travaux répugnants. Les honneurs seront, dans une société qui ne connaîtra pas la misère, un mobile bien plus puissant que l'intérêt pour les cœurs nobles et dévoués qui, grâce à Dieu, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser; notre désastreux incendie nous l'a bien fait voir.

— Mon général, répondit le juge de paix, ce mode de répartition de la part afférente au travail est simple et équitable sans doute; mais je crains qu'il ne uffise pas pour faire disparaître toute discussion. Les hommes, chacun le sait, se font illusion sur la valeur de leurs propres travaux, qu'ils regardent comme plus importants que ceux de leurs voisins. Ainsi le bataillon qui cultivera les fleurs, par exemple, exposera, à la réunion générale, que ses produits embellissent nos serres, notre jardin et nos campagnes, qu'ils font l'ornement de notre église, de nos ateliers, de nos festins; qu'ils parent nos jeunes filles et font le charme de notre

habitation à laquelle ils donnent toute l'année un air de fête. Ce bataillon réclamera, en conséquence, une part considérable dans les bénéfices. Pour mon compte, je serais assez disposé à admettre ses prétentions; mais tout le monde ne serait pas de mon avis, et de là des disputes, ou au moins des débats très animés.

— Votre observation est fort juste, répondit le général, et les choses se passeraient probablement comme vous le dites, si chaque associé ne faisait qu'un seul métier; mais rappelez-vous qu'il n'en est pas ainsi. Tous, au contraire, feront partie de plusieurs bataillons; par conséquent, les fleuristes seront encore occupés à la fabrique, au ménage, à la couture, à la comptabilité, etc. Si donc ils cabalaient pour que leur bataillon fût rétribué outre mesure, ils travailleraient contre leurs propres intérêts engagés dans tous les autres bataillons, ce qui serait absurde.

D'un autre côté, il n'y aura pas une compagnie, pas une escouade peut-être, dans laquelle nos fleuristes ne compteront un ami, un fils, un parent; leur intérêt personnel et celui des leurs les forceront donc à être toujours équitables.

— Tout ce que vous venez de nous dire, général, reprit le chef d'escadron, est d'une vérité frappante et d'un mécanisme aussi simple que l'organisation d'une armée ou d'une administration quelconque. Une difficulté cependant me préoccupe encore; permettez que je vous la soumette : je ne vois pas clairement où vous trouverez le monde nécessaire pour remplir les cadres de tant de bataillons; il vous faudrait vingt ou vingt-cinq mille travailleurs, tandis que nous ne sommes pas deux mille habi-

tants, dont probablement la moitié ne s'occupe pas aux travaux que feront vos soldats.

— D'abord, répondit le général, les travailleurs seront en bien plus grand nombre qu'ils ne sont aujourd'hui, et cela pour plusieurs raisons faciles à comprendre.

1° Personne ne voudra rester oisif lorsque chacun pourra choisir les occupations qui lui plaisent, lorsque d'ailleurs il y aura des détails pour toutes les forces, pour tous les âges, pour tous les goûts.

2° Les marchands augmenteront le nombre de nos ouvriers, attendu qu'ils cesseront d'être occupés dans leurs comptoirs, puisque deux compagnies d'état-major seront seules chargées des achats et des ventes, ce qui exigera fort peu de monde, car les achats se feront en gros et par correspondance; et dix ou douze personnes pourront facilement vendre à chacun ce dont il aura besoin, en laissant notre bazar ouvert seulement deux heures par jour.

3° Les femmes prendront part à tous les travaux, débarrassées qu'elles seront des soins du ménage et du tracas de leurs enfants, puisque des compagnies spéciales seront chargées des travaux de cuisine et autres qui remplissent la vie de nos ménagères, et que les enfants seront soignés, élevés et instruits, comme je vous l'ai dit, par les compagnies auxquelles sera confiée l'éducation de notre jeunesse.

4° Les enfants eux-mêmes, au lieu de détruire comme ils font actuellement, poussés par leur indomptable besoin de mouvement, entreront avec bonheur dans les escouades de travailleurs enfantins qui leur seront ouvertes dès leurs plus jeunes ans, afin de les initier à l'industrie, et dans les-

quelles ils rendront des serviees proportionnés à leurs forces.

Vous lo voyez donc, commandant, dix-huit eents au moins do nos deux mille habitants s'enrôleront sous nos drapeaux. Les malades, les personnes absolument caduques et les enfants cn très bas âge seront seuls en dehors de nos cadres d'aetivité.

Mais supposons seulement un effeetif de seize cents ouvriers, et mettons que ehaeun d'eux s'inserivc, en moyenne, dans vingt escouades, cela donnera trente-deux mille soldats. Avouez, cher commandant, qu'avce un personnel commo celui-là on peut créer dc bcaux bataillons ct faire de la besogne.

Ensuite, il est bien entendu que nous ne formerons de régiments qu'en proportion de notre personnel, de même que nous n'entreprendrons que les eultures et les industries parfaitement appropriées à notre sol et à notre localité. Nous saurons bien nous procurer ee dont nous aurons besoin et que nous ne produirons pas.

Nous nous souviendrons, en formant nos bataillons, que nous avons reconnu qu'il est indispensable d'opérer cn toutcs choses sur uno large échelle, et que par eonséquent il nous serait impossible d'entreprendre un grand nombre d'industries différentes.

Nous nous rappellerons eneore que, pour exciter et entretenir l'émulation parmi nos travailleurs, les escouades d'une même compagnie devront être nombreuses, de sorte que chacuno d'elles fasse un travail à peu près semblable à celui des escouades voisines.

Vous me dites, ajouta le général, répondant à

un de ses voisins, vous me dites, monsieur, que vous ne comprenez pas bien comment chaque personne pourra savoir vingt ou trente métiers dans la perfection, tandis qu'aujourd'hui on parvient si rarement à bien connaître le métier unique qu'on exerce continuellement.

Vous avez donc oublié, mon cher, qu'il n'est pas question ici de métiers tels que nous les voyons pratiquer, mais simplement de détails, quelquefois très minimes, d'un métier. Or, évidemment un ouvrier, n'exécutant qu'une faible parcelle d'un travail quelconque, ne tardera pas à s'y rendre habile ; évidemment aussi l'apprentissage d'un détail exigeant peu de temps, chaque ouvrier pourra en apprendre un grand nombre.

Voyez, au reste, ce qui se passe actuellement, et vous reconnaîtrez qu'il n'est pas un cultivateur, pas un artisan qui ne fasse une foule de ces détails dont nous parlons. Un jardinier, par exemple, bêche, sarcle, ensemence, arrose, récolte ; il plante les arbres, les taille, les greffe, les cultive ; il soigne les espaliers, les quenouilles et les arbres au vent, ceux qui portent les fruits à noyaux comme ceux qui donnent des fruits à pepins, la vigne et le pêcher, les pommiers et les poiriers de toutes espèces ; il cultive les légumes de toutes sortes ; il prend soin des serres et des couches, des fleurs et des arbustes ; en un mot, il fait plusieurs centaines de métiers qui deviendront dans notre société l'occupation de plus de cinquante escouades.

Ainsi, en supposant qu'en moyenne chaque personne exerce vingt parcelles de métiers, je suis resté bien en deçà de la réalité.

Peu d'hommes, vous l'avez dit, connaissent parfaitement leur état aujourd'hui, et cela cessera de

vous étonner si vous remarquez que le hasard presque toujours, et non la vocation, décide du choix du métier que chacun de nous embrasse; si vous faites surtout attention que les métiers actuels sont composés d'une foule de détails qui, pour la plupart, ne sont nullement en rapport avec les goûts et les aptitudes des personnes forcées de les exécuter.

Voilà pourquoi aussi, disons-le en passant, on rencontre si peu de femmes complétement bonnes ménagères; les soins d'un ménage et d'une famille, la tenue d'une maison exigent des aptitudes très multipliées et très diverses, que Dieu accorde rarement à une même personne, mais qui, dans notre grand ménage sociétaire, se rencontreront toutes, à des degrés éminents, réparties sur toutes nos femmes.

Vous me demandez encore comment il sera possible de se livrer chaque jour à vingt travaux différents. Jamais, monsieur, je n'ai dit que chacun dût être occupé tous les jours à tous les travaux qu'il connaît; cela serait impossible, car la journée n'y suffirait pas; impossible, parce que bien des escouades, bien des compagnies et même des bataillons entiers, comme ceux des cultivateurs, ne travailleront qu'une partie de l'année, et quelques compagnies de ces bataillons, comme celles qui bêcheront, laboureront, planteront les arbres ou les grefferont, ne pourront exercer leurs talents que pendant peu de jours chaque année.

Néanmoins il sera facile de se livrer à sept ou huit et même dix travaux différents dans une seule journée. En effet, tout le monde a pu faire la remarque que les hommes font plus d'ouvrage durant les deux premières heures d'une occupation quelconque que durant les trois heures suivantes.

Il sera donc de notre intérêt de procéder par courtes séances d'une demi-heure à deux heures, selon le genre de travail et selon les circonstances. Il va sans dire, néanmoins, que si l'ouvrage l'exige, les travailleurs ne le déserteront pas s'ils ne sont remplacés par d'autres. En rompant les rangs, chaque soldat ira recommencer un travail différent avec l'une des nombreuses escouades dont il est membre, et souvent tel qui sera chef dans l'une deviendra soldat dans l'autre.

Tous les soirs, à l'ordre, on fixera l'emploi du temps pour le lendemain : ainsi, chacun pourra s'arranger de manière à occuper ses journées aux travaux qui lui plaisent davantage, et à ne perdre aucun instant.

Tous les auditeurs applaudirent, et le curé prit la parole à peu près en ces termes : — Mes chers enfants, ce que nous avons entendu est admirable de simplicité; l'organisation qu'on nous propose est facile à expérimenter. Un essai ne peut compromettre en aucune façon l'ordre public ; car cette organisation, se bornant *à former les travailleurs en régiments et à les associer pour la production et la consommation*, n'exige aucun changement aux lois civiles, politiques, morales et religieuses qui nous régissent. Les procédés d'organisation du travail qu'on nous a exposés sont en rapport parfait avec le caractère que Dieu nous a donné, car l'homme aime avec passion la société de l'homme : il meurt ou devient fou dans l'isolement. Il aime aussi avec passion la variété dans ses travaux et dans ses plaisirs ; sa santé se perd, ses organes se dégradent, son intelligence s'abrutit dans une occupation toujours la même.

Le travail choisi par chacun de nous, je dis *nous*, parce que je compte bien, malgré mon grand âge, m'enrôler dans plus d'une escouade de jardinage, d'instruction, de comptabilité; le travail, dis-je, toujours de nôtre choix, toujours varié et fait en compagnie des personnes que nous aimons, deviendra un plaisir continuel, une cause incessante de gaieté et de santé parfaite.

L'association, comme on nous l'a démontré, est, de son côté, la source de toute abondance dans la production, de toute économie dans la consommation, et de toute justice dans la répartition des produits.

Ainsi, mes bons amis, si nous formons une association intégrale, évidemment la misère fera place à l'abondance; si nous organisons nos travaux, la paresse fera place à l'activité, et tous les vices disparaîtront avec leurs mères, la misère et l'oisiveté.

Les jalousies et les haines n'ayant plus occasion de se produire, nous nous abandonnerons avec bonheur aux sentiments affectueux que Dieu a mis abondamment dans nos cœurs. Notre paroisse sera le modèle des paroisses voisines qui, jalouses de son bonheur, ne tarderont pas à l'imiter, car quoi de plus contagieux que le bonheur? et notre chère patrie deviendra le séjour de la richesse, de l'ordre, de la liberté vraie, de tous les talents, de toutes les vertus.

Vous me comprendrez alors que je vous parlerai de la providence de Dieu et de sa bonté; car nous serons inondés de ses bienfaits à chaque instant de notre vie.

Et élevant la voix :—Nous vous remercions, dit-il, ô Tout-Puissant, qui avez permis aux hommes de

découvrir les moyens de rendre praticable et facile la loi de votre Fils qui nous ordonne *de nous aimer les uns les autres comme des frères;* nous vous remercions de ce qu'il nous a été donné d'entrevoir l'aurore du jour mille fois heureux où *votre volonté sera faite sur la terre comme elle est faite dans les cieux;* où *arrivera votre règne,* ce règne *de vérité et de justice* dont chaque jour, dans nos prières, nous vous demandons l'avénement; ce règne que Jésus recommandait à ses disciples de chercher avant tout, leur assurant que *le reste* (nourriture et vêtement) *leur serait donné par* surcroît.

Et tous les habitants de notre malheureux bourg, pleins d'espérance, se félicitèrent en s'embrassant et se serrant la main les uns aux autres.

Tout le monde sortit bientôt du l'hôtel-de-ville, et des groupes plus ou moins nombreux se formèrent çà et là, pour s'entretenir des avantages que promettait l'association proposée et des mesures à prendre pour l'organiser dans la commune.

LE RETOUR.

Quant à nous, nous retournâmes à la ville avec un compagnon de route de plus, un professeur grand partisan de l'organisation du travail, auquel mon ami offrit une place dans sa voiture.

Chemin faisant, nous devisâmes sur l'association, et notre entretien ne fut, en réalité, que la continuation des discussions précédentes.

— Je l'avoue, messieurs, nous dit en souriant le magistrat, faisant allusion à la conversation du matin, je l'avoue, cette organisation me semble

un remède plus efficace aux angoisses de la société que l'adjonction des capacités aux listes d'électeurs, qu'une loi sur les incompatibilités parlementaires, que la réforme électorale, en un mot, que tous ces changements politiques et révolutionnaires dont les gouvernements et les gens sensés sont à bon droit effrayés; car ils ne promettent qu'un inconnu, un peut-être ayant peu de chances d'accroître le bonheur général, si l'on juge de l'avenir par le passé.

Il serait mille fois plus sage, n'est-il pas vrai, de laisser là ces modifications aux rouages politiques, modifications désormais impuissantes pour assurer le bien-être des hommes; il serait plus prudent de négliger des débats aussi stériles que les disputes du Bas-Empire, pour s'occuper activement d'organiser le travail et d'associer les travailleurs; ce qui me paraît d'une exécution simple et facile.

Le Marchand. — Quant à moi, je suis entièrement de votre avis: aussi je me promets bien d'aiguillonner de toutes mes forces les habitants de notre bourg; je verrais avec beaucoup de regret leurs bonnes dispositions n'aboutir à aucun résultat. Je mettrai bien volontiers dans l'association les terres assez considérables que je possède sur le territoire de cette commune, car je ne doute pas de la réussite de l'expérience.

Le Professeur. — Et comment pourrait-elle échouer? Soyez-en certain, monsieur, tous les habitants de votre village, quels que soient leur rang et leur fortune, se féliciteront chaque jour de s'être associés. Je ne me fais pas illusion toutefois, le bonheur réservé aux enfants développés complétement et élevés unitairement sera bien supé-

rieur à celui dont jouiront les pères; car ces derniers ont reçu des éducations bien différentes et sont imbus de préjugés qui rendront l'unité imparfaite; ils ignorent eux-mêmes leurs vocations: l'organisation des groupes en sera moins satisfaisante, enfin les stimulants de plusieurs d'entre eux, fourvoyés depuis longtemps, sont devenus des défauts qui pourront apporter quelque trouble dans la commune. On ne fait pas de la musique parfaite lorsqu'il y a dans l'orchestre quelques instruments faux.

Le Marchand. — Je ne saisis pas fort bien en quoi consistera ce bonheur destiné à nos enfants et dont nous serons privés, même étant associés. Auriez-vous, monsieur, la complaisance de nous l'indiquer en peu de mots?

Le Professeur. — Pour entrevoir les délices réservés aux générations futures, il est un moyen bien facile. Oublions pour un moment cette société égoïste qui froisse nos plus nobles instincts et nous fait souffrir tous, tant que nous sommes; oublions ce monde doué de la funeste propriété de changer en lourdes chaînes les plus doux liens de famille, d'amour et d'amitié, et transportons-nous en esprit dans une commune organisée depuis soixante ou quatre-vingts ans. Placés à ce point de vue, nous reconnaîtrons sans peine quelques-unes des principales conséquences de l'association intégrale.

Bien des ambitions seront déjà satisfaites, car il ne se trouvera personne qui ne soit chef dans une ou plusieurs des escouades d'artistes, de savants ou d'industriels dont il fera partie, et chacun sera fier de la spécialité où il commandera, celle-ci étant à ses yeux la plus éminente de toutes, par cette raison qu'il y est le plus fort. Re-

gardez autour do vous et vous reconnaîtrez que c'est là la pierre de toucho dont se servent les hommes en général pour apprécier la valeur des choses.

Tous les mariages seront heureux, à de très rares exceptions près, car l'amour seul les fera contracter; ot les causes qui, de nos jours, troublent l'harmonie des ménages auront disparu.

Les familles seront parfaitement unies, et cela encore par cette raison bien simple que l'opposition des intérêts et une foule d'autres motifs de désunion ou au moins de refroidissement auront cessé d'exister avec l'isolement des ménages. L'amour des parents pour leurs enfants reprendra donc l'intensité dont le Créateur l'a doté, et cet amour amènera nécessairement uno vive tendresse entre tous les membres de la famille.

Puis, élevés ensemble dès leur naissance, les hommes contracteront de nombreuses amitiés. La différence des fortunes n'empêchera certes pas les enfants dont les caractères sympathiseront de se lier étroitement, comme ils le font dans nos collèges et pensionnats; mais l'opposition des intérêts ni aucun autre dissolvant ne venant plus rompre dans la suite ces saintes amitiés, elles dureront en général autant que la vie. Ainsi les hommes seront toujours entourés d'amis dont ils partageront les travaux, c'est-à-dire les plaisirs.

En y réfléchissant un instant, vous verrez aussi combien alors les manières seront élégantes et polies, combien la vio sera pleino et variée : tous les moments seront donnés à des occupations agréables. Les soirées d'hiver elle-mêmes, si longues maintenant pour une infinité de personnes, paraîtront bien courtes aux quinze ou dix-huit cents

habitants d'un palais superbe, dont les trois ou quatre cents jeunes gens des deux sexes, exempts de soucis, heureux et bien portants et par conséquent remplis de gaieté et d'entrain, sauront, quand on n'aura rien de mieux à faire, improviser des bals, des concerts et des fêtes de toute espèce; car tous seront artistes et musiciens.

Et lorsque l'âge refroidira l'imagioation de nos neveux, lorsque les ans rendront leur marche pesante, lorsqu'ils no vivront plus que de souvenirs, ils trouveront encore là, près d'eux, parmi leurs camarades d'enfaocè et los amis de toute leur vie, des oreilles attentivcs au récit des exploits de leur jeunesse. Aujourd'hui on écoute à peine et par pure complaisance, si toutefois on ne détourne pas dédaigneusement la tête quand les vieillards ouvrent la bouche; trop souvent hélas! dans certaines classes dö notre société, on leur imposc brutalement le silence sans respect pour leurs cheveux blancs.

Mais laissons là ces tristes vérités et disons que si les douceurs ineffables dues à l'organisa'ion sociétaire ne sont pas destinées à tous les habitants actuels de voire bourg, ce n'est pas là un motif qui doive les empêcher de former immédiatement une association, car tous incontestablement trouveront encore, dès les premières années, une amélioration immense dans leur sort, due à l'absence d'inquiétude pour leur avenir, au bonheur inouï de leurs enfants, au grand accroissement de leurs revenus et à la b'enveillance réciproque dont seront nécessairement animés des associés ayant mêmes intérêts et même but.

Si cependant pour une cause quelconque votro association venait à se dissoudre, chacun de vous reprendrait ses capitaux ou ses terres amé-

llorées, et vous ne pourriez éprouver de perte que sur la vente des bâtiments qu'il vous est indispensable de construire par suite de votre affreux incendie.

LE MARCHAND. — Pensez-vous donc, monsieur, qu'un village quelconque puisse tenter un essai d'association sans rien changer à ses bâtiments?

LE PROFESSEUR. — Bien certainement, et probablement les choses se passeront ainsi en général : les habitants d'une commune s'associeront, organiseront leurs travaux, et ne songeront à construire les bâtiments nécessaires à l'exploitatinn unitaire, granges, écuries, greniers, etc., enfin la maison d'habitation, qu'à mesure que les économies faites sur les bénéfices croissants permettront de bâtir sans trop emprunter.

L'EMPLOYÉ DES DOMAINES. — Pensez-vous, monsieur, que le gouvernement permette à notre bourg de s'organiser comme il lo voudra?

LE PROFESSEUR. — Do quel droit, je vous prie, s'y opposerait-il? Et pourquoi d'ailleurs ne le permettrait-il pas quand il aurait tout à gagner et rien à perdre à une expérience aussi pacifique? Loin d'entraver votro association, le pouvoir, n'en dnutez pas, lui viendra en aide, car ses plus chers intérêts le lui commandent. Voyez plutôt : que votre essai réussisse ou échoue, il aura la gloire d'avoir contribué à le tenter. On dira toujours, à la louange du roi de Prusse, qu'il a aidé de sa bourse le généreux M. Owen à fonder un établissement de communauté d'ouvriers. Si, par impossible, l'expérience échoue, les classes pauvres et souffrantes, et qui ne souffre pas? lui sauront gré des efforts qu'il aura faits pour les soulager. Si ello réussit,

au contraire, quel immense service rendu au genre humain! Son nom vivra autant que le monde et sera béni des générations les plus reculées.

L'essai d'un village associé serait extrêmement utile au gouvernement sous tous les rapports : il ouvrirait une route nouvelle et féconde aux idées acculées aujourd'hui dans une impasse politique; il serait, comme toute espérance, un calmant pour les souffrances des masses, une soupape de sûreté capable de prévenir de terribles explosions.

Le gouvernement trouverait encore dans l'ordre sociétaire un accroissement considérable des revenus publics; car, n'est-il pas vrai, votre bourg organisé s'abonnera de grand cœur pour une somme supérieure à celle exigée aujourd'hui pour ses contributions? Or, cette somme se percevant sans frais sur les revenus généraux de la commune, avant tout partage, entrera tout entière dans les caisses de l'État. Si donc toutes les populations de France étaient organisées en phalanges, le budget pourrait très facilement être doublé, sans occasionner le moindre murmure.

Le Marchand. — Que veut dire, je vous prie, ce mot *phalange* dont vous venez de vous servir?

Le Professeur. — Charles Fourier, qui a découvert la loi d'association dont nous parlons depuis ce matin, nomme *phalange* la population d'une commune organisée sociétairement. De là *phalanstère*, habitation de la phalange, comme monastère signifie habitation des moines. De là phalanstérien, appartenant au phalanstère, et par extension, au système d'association tout entier.

Le Marchand. — Ainsi, monsieur, c'est Fourier qui a découvert cette belle science que vous appelez phalanstérienne, cette science si logique, si

religieuse, que vous avez eu la complaisance de nous exposer et qui a singulièrement modifié mes idées sur l'homme et sur la société?

LE PROFESSEUR. — Oui, monsieur; Fourier a découvert, au commencement de ce siècle, la science phalanstérienne ou sociale, qui d'abord s'est propagée très lentement, comme toutes les vérités nouvelles, mais qui est aujourd'hui connue, discutée chez tous les peuples civilisés, surtout aux États-Unis où les habitants de plus de trente villages ont formé des associations déjà quasi-phalanstériennes.

En ce moment notre voiture s'arrêta. Nous étions arrivés à notre destination. Nous prîmes congé les uns des autres, mais je me promis bien de ne pas quitter le pays sans revoir notre professeur, pour lui demander de plus amples détails sur l'organisation et les habitudes d'une commune associée.

FIN.

IMPRIMERIE D'F. DEVERGER, RUE DE VERNEUIL, 4.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

QUAI VOLTAIRE, N° 25.

Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier, par Victor Considerant (où ne sont pas comprises les *Neuf Thèses* ou *Études sur quelques problèmes fondamentaux de la Destinée sociale.*) Prix. . . 30 c.
Et par la poste. . . . . 35 c.

L'Exposition, suivie des *Neuf Thèses* (ces deux ouvrages se complètent l'un par l'autre), le tout réuni en un seul petit volume. Prix : 60 c. — Par la poste. . . . . 75 c.

Projet de création d'une armée des travaux-publics, par J.-B. Krantz, ingénieur des Ponts et-Chaussées, ancien élève de l'Ecole polytechnique. In-8. Prix. . . . . . 1 fr. 50 c.— Par la poste, 1 fr. 75 c.

* **Solidarité. — Vue synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier**, par Hippolyte Renaud, ancien élève de l'École polytechnique, 1 vol. in-18, 3e édition, revue et augmentée par l'auteur. Paris, 1846. Prix. . 1 fr. 25 c.
Par la poste. . . . . 1 fr. 60 c.

* **Manifeste de l'École sociétaire** *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive.* Paris, 1842 (*écrit par M. Considerant, et adopté par le Conseil de l'École*). Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 1842. Un beau vol. in-18. Prix : 1 fr. 25 c. — Par la poste 1 fr. 60 c.

* **Petit cours d'économie politique et d'économie sociale**, à l'usage des ignorants et des savants, *par le même*. . . . . . Prix : 40 c. — Par la poste, 50 c.

* **Parole de providence**, par madame Clarisse Vigoureux. In-18. Paris, 2e édition, revue et corrigée. 1846. Prix : 1 fr. 50 c. — Par la poste. . . . . 2 fr.

PRINCIPES DE SOCIALISME.—MANIFESTE de la DÉMOCRATIE au 19e siècle, par VICTOR CONSIDÉRANT, ancien élève de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-18. Prix : 50 c. Et par la poste. . . . . 70 c.

CHANSONS SOCIALES DE LOUIS FESTEAU, 1 vol. in-32. Prix : 2 fr. 25 c. — Par la poste. . . . 2 fr. 50 c.

DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE ET SCIENTIFIQUE, mémoire inédit de FOURIER. Broch. in-18. Prix : 75 c. Par la poste. . . . . 1 fr.

* FÉODALITÉ OU ASSOCIATION, type d'organisation du travail pour les grands établissements industriels, à propos des houillères du bassin de la Loire, par VICTOR HENNEQUIN. Prix : 75 c. . . . . Par la poste, 90 c.

LA GRÈVE DES CHARPENTIERS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE en 1845, par JULIEN BLANC. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. . . . . Par la poste, 1 fr. 50 c.

VISITE A LA CRÈCHE MODÈLE, et Rapport général adressé à M. Marbeau sur les Crèches de Paris, par JULES DELBRUCK, orné de plusieurs dessins gravés sur bois. Prix : 1 fr. 25 c. Par la poste. . . . . 1 fr. 60 c.

Au profit des crèches d'enfants pauvres de Paris.

FABLES DE LACHAMBAUDIE, 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c. Par la poste. . . . . 2 fr.

* LES ENFANTS AU PHALANSTÈRE, dialogue familier sur l'éducation, extrait du *Fou du Palais-Royal*. Petit vol. in-32. Prix : 40 c. — Par la poste. . . . . 50 c.

* ALMANACH PHALANSTÉRIEN pour 1845, pour 1846, pour 1847 et pour 1848. Prix : 50 c. chaque ; et par la poste 80 c.

Parmi les vignettes qui ornent cet almanach, on en remarque une fort belle due au crayon de M. PAPETY.

UNION OUVRIÈRE, par FLORA TRISTAN. 1 vol. in-18, contenant la Marseillaise de l'Atelier, mise en musique. Prix : 50 c., et par la poste. . . . . 75 c.

Imprimerie d'E. Duverger, rue de Verneuil, n° 4.